



Dernière gerbe

Victor Hugo

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

A UN HISTORIEN POÈTE

Ami, tu m'es présent en cette solitude.

Quand le ciel, mon problème, et l'homme, mon Quand le travail, ce maître auguste et sérieux. Quand les songes sereins, profonds, impérieux. Qui tiennent jour et nuit ma pensée en extase. Me laissent, dans cette ombre où Dieu souffle et m'en Un instant dont je puis faire ce que je veux, Je me tourne vers toi, penseur aux blancs cheveux Vers toi, l'homme qu'on aime et l'homme qu'on i Poète souriant, historien sévère !

* Charles Lacretelle.

DKRMÈRE GERBE

nheur pourtant bien incomplet, oux sentiers d'un souvenir qui plaît, î fils Pierre, ami de mon fils Charles, Etnge heureux qui rêve quand tu parles, 5 tout, ton salon, tes discours, întretiens qui font les soirs si courts, amour, que jamais rien n'émousse.

Ile chose et toute chose douce, îharmant que nous disait ta voix lion esprit, admirant à la fois sur ton front, tant de grâce en ton style, patriarche au milieu d'une idylle.

amais loin de mon âme, et puis I de toi dans ces champs où je suis; n mon cœur que ton ombre accompagne, ie et la fraîche campagne ; irtout; il me semble souvent trouver dans quelque coin rêvant, le bois sombre ouvrant ses ailes blanches, et vivant chante au milieu des branches.

Si te voir sous un arbre endormi.

>nc est-il? et je m'écrie : — Ami, ans les champs, que tu sois à la ville, \ lait pur, bénis Dieu, lis Virgile, yonnant, où Dieu met sa clarté, ;œur la joie et la sérénité !

out passant ta demeure sacrée !

ta vieillesse aimable et vénérée,

PROPOS DE MON ONCLE LOUIS

« Le Harz est un pays de frênes et d'érables ; Nous chassions devant nous un tas de misérables, En guenilles, fuyant à travers les halliers.

Hommes, fenmies, enfants. N'ayant pas de souliers, Nous étions sans pitié pour les pieds nus des autres. En guerre, on dit : — Chacun ses haillons ; vous les vôtres. Moi les miens. — On est peu sensible. On a raison ! Et, pour faire la soupe, on brûle une maison.

« Les tambours sont joyeux, les clairons sont superbes, Les régiments en marche enjambent dans les herbes Des cadavres, sans même interrompre leurs chants ; Au printemps, quand les fleurs rayonnent, quand les champs,

Les prés, les eaux, les bois, sont pleins d'apothéoses, On entrevoit des morts, terribles sous des roses ; On vient, on pille, on tue, on passe; et, sans effroi, On laisse des pays brûlés derrière soi.

« Pensif, je constatais ces mœurs, sans trop m'y plaire.

On n'a pas de scrupule, on n'a pas de colère ;

On sent qu'on est victime, on est des meurtriers;

On chante, on a la joie étrange des guerriers;

Et les choses qu'on fait dans le sang et les flammes

Sont illustres; sinon, elles seraient infâmes. »

FRAGMENTS DE LETTRES

A l'heure où je t'écris, je suis dans un village,

Le soleil brille ; octobre a jauni le feuillage ;

Je vois là-bas les toits d'un charmant vieux château.

Force rouges pommiers couronnent le coteau,

Si chargés qu'on soutient sur des fourches leurs branches.

Mon hôtesse est coiffée à la mode d'AvTanches

D'un immense bonnet qui lui tombe aux talons.

Dans la cuisine, où luit le cuivre des poêlons,

Bout un vaste chaudron tout rempli d'herbe verte,

Et, passant au grand trot devant ma porte ouverte,

Un petit paysan rit sur un grand cheval.

Le château fut bâti pour Anne de Laval
Par le beau roi François premier. Dans les mansardes,
Les vieilles font sécher au vent d'affreuses bardes.

GERBE

tier dans les prés, les pourprés Jusse et s'époumonne ude et
Simone.

5 rochers et des chênes; inant de maigres vins; •dus par les ra-
vins, lisons velues ; t lues

nts des vieilles gens, [es changeants, ifond rougeâtre ment par
1 atre.

hoses : une ferme qu'un vieux mur enferme, e haute, un ruis-
seau, ! museau,

FRAGMENTS DE LETTRES J: {

Des enfauts dans du pain mordant à pleines joues.

Des poules ; me voilà content. De vieilles roues

Dans un coin. Qu'un bouvier siffle et qu'un arbre au vent

Tremble, et je reste là jusqu'à la nuit, rêvant.

Une eau vive courait, et des fleurs sur la berge

Brillaient, et je disais : — Si c'était une auberge,

Comme j'y logerais ! comme j'y mangerais

Du pain bis, de la soupe aux choux et des œufs frais !

Dans cette basse-cour quelles charmantes fêtes!

Comme je passerais mes jours avec ces bêtes !

Comme je me ferais de Suzon Atala!

Comme je causerais avec ce gros chien-là !

NOS AMUSEMENTS

AVEC LAMARTINE, VIGNY, LUS DEUX DESCHAMPS,
SAINTE-BEUVE ET NODIER, VERS 1827.

Amis, j'ai vu des morts le festin mémorable :

Ils parlaient à grand bruit, ils mangeaient du lapin.

Leur appétit s'aiguise en leur lit de sapin,

Leur dent s'attaque à tout, aux cuisses, même au râble,

Mais ils parlaient I c'était un bruit dans le quartier!

Hélas, l'homme qui fait ce malheureux métier

De fantôme, vivant, parle peu, mais mort, hâble.

LES FORGERONS

One forge là-bas flamboie au pied des monts.

Vois ces deux forgerons que le feu montre et voile. Le fer rouge étincelle. On dirait deux démons A grands coups de marteau écrasant une étoile.

Que forgent-ils donc là, ces deux sombres forgeurs? Font-ils une charrue ou font-ils une épée?

Leur enclume sonore incessamment frappée Fait sur la route au loin rêver les voyageurs.

DRBE

l'œuvre de Dieu même.

ir belliqueux,

i autour d'eux, l'ombre aime ; s'éc eux.

;bàeau-Thi6Try.

MINUIT SONNE

Sur les cloches d'airain qui frissonnent toujours, Sur les beffrois plaintifs qui donnent dans les tours, La nuit n'a pas encor frappé la douzième heure, Mais son aile déjà s'approche et les effleure...

— Boum! — Chut! voici le premier coup. — Boum! — Doux.

J'ai vu passer dans l'air comme un masque hideux.

Trois, quatre. — Pas un astre au ciel. — Cinq. — Sur ma table.

Pour conjurer cette heure étrange et redoutable,

J'ai des charmes écrits en hébreu. — Six. — Je vois

Dne vague lueur glisser le long des toits.

Sept. Huit. Neuf. Dix. — J'entends l'archet d'un bal dans l'ombre.

Son gai frémissement meurt en grincement sombre.

Je ne demande pas autre chose aux forêts Que de faire silence
autour des antres frais Et de ne pas troubler la chanson des fau-
vettes. Je veux entendre aller et venir les navettes De Pan, noir
tisserand que nous entrevoyons Et qui file, en tordant Teau, le
vent, les rayons. Ce grand réseau, la vie, immense et sombre
toile, Où brille et tremble en bas la fleur, en haut l'étoile.

CAUCHEMAR POSTHUME

mort! ô jugement! châtiment! récompense !

profondemr sans fond où va tout ce qui pense, Où Ton tombe,
n'ayant que soi pour tout appui !

Cet homme était hier empereur; aujourd'hui

Il est mort. Les canons tonnent, les clochers grondent ;

Toutes les voix d'airain dans les cieux se répondent ;

L'air murmure : — Il est mort! il est mort! à genoux !

Celui qui disait : Moi! celui qui disait : Nous I

Le maître! le héros! la majesté sacrée!

L'élû ! l'homme qui règne, ombre de Dieu qui crée I

Il est au ciel, l'heureux, le superbe, le fort!

Il fut grand dans la vie, il est grand dans la mort! —

Et les foules en deuil se hâtent accourues,

Et les lourds pots-à-feu flambent le long des rues.

2à DERNIÈRE GERBE

Et le royal convoi passe, vingt escadrons

Ouvrent la marche; on voit venir dans les clairons

Une espèce de tombe éblouissante et fière,

Un grand sépulcre trône inondé de lumière,

Un cénotaphe immense aux panaches mouvants

Qui roule et resplendit, secouant dans les vents

L'orgueil, Tencens, la myrrhe, et, comme des crinières,

Les flammes d'or, les plis de pourpre, les bannières.

Le corbillard étale au peuple émerveillé

Toute la gloire humaine, un manteau constellé.

Une com-onne, un sceptre, une épée, — un cadavre.

Et la grande cité que son veuvage navTe,

Et, tout autour, les champs, les hameaux, les faubourgs

Ne sont qu'une rumeur de pas et de tambours.

Écoutez maintenant.

vertige! peut-être.

Pendant qu'on dit : — C'est lui! c'est le roi! c'est le maitrel Celui que Dieu servait dans ce qu'il entreprit! — Il vient de s'éveiller, morne et sinistre esprit. Dans un des noirs chevaux de l'attelage sombre Qui tirent ce grand char de triomphe vers l'ombre.

Frissonnant, il bégaie : Où suis-je? Il se souvient. Il sent derrière lui son cadavre qui vient; De ses portes de marbre il voit s'arrondir l'arche ; Il connaît le valet de pied qui lui dit . marche !

CALCHEMAR POSTHUME 25

Il veut crier : C'est moi ! le maître ! Il ne le peut ; La mort le tient muet sous son terrible nœud. Sous sa nouvelle forme effroyable, il tressaille; Et tout en traversant son Louvre, son Versailles, Son Kremlin, son Windsor ou son Escorial, Couverts de ses blasons : lys, aigle impérial, Savoie, Espagne, Autriche, ou Lorraine, ou Bourgogne, Son cocher le fustige au nom de sa charogne.

Misérable, il est pris dans la bête au pas lent.

Ce qu'il a d'étemel en lui, puni, tremblant.

S'attelle à ce qui va rentrer dans la nature ;

Son immortalité traîne sa pourriture ;

Terreur! terreur! tandis que son nom dans l'azur

Brille, et qu'on voit son chiffre à tous les coins de mur

Porté par un génie ou par une victoire ;
Tandis qu'auguste et beau, s'ouvrant à cette gloire
Comme s'ouvre au soleil le portique du soir,
Tout Saint-Denis n'est plus qu'un sarcophage noir
Si vaste qu'on dirait qu'on a fait, sous ses porches.
Avec ses millions d'étoiles et de torches.
Entrer toute la nuit pour en faire du deuil ;
Pendant que les drapeaux adorent son cercueil,
Pendant qu'un Bossuet quelconque le célèbre,
Et l'appelle, du haut de l'oraison funèbre,
Bon, juste, glorieux, grand comme l'univers,
Son âme sous le fouet porte son corps aux vers.
Surpris par un mari, lorsqu'une nuit, Horace
S'enfuit, en laissant choir ses grègues sur sa trace,
Et conte l'aventure à son valet-mignon
Dans des vers que Boileau lisait à Lamoignon,
Il ne se doute pas, en riant avec Dave,
Lui, le sage, qui traite en ami son esclave
Et qui parle en égal à Jupiter tonnant.
Il ne se doute pas qu'il touche en badinant

Au problème insondé de l'homme et de la femme ;
Qu'il est des droits profonds que l'avenir réclame ;
Que tout marche, et qu'un jour l'inquiet genre humain.
Mettant dans l'amour vrai le légitime hymen.
Osera secouer la vieille chaîne noire
Du cœur, libre d'aimer comme l'esprit de croire.

DU HAUT DES MONTAGNES

Voici les Apennins, les Alpes et les Andes.

Tais-toi, passant, devant ces visions si grandes.
Silence, homme! histrion I Les monts contemplent Dieu.
Ils regardent, penchés au bord du gouffre bleu.
Gomme des spectateurs sur un gradin sublime.
Le drame formidable et sombre de l'abîme,
L'entrée et la sortie étrange de la nuit,
Ces personnages noirs, le vent, Téclair, le bruit,
La comète, ange obscur dont vous voyez le glaive,
Le rideau de l'azur qui pour le jour se lève,
Les chutes, les terreurs, les chocs, les dénouements

Des mondes engloutis dans les chaos fumants,
Et les astres masqués, et les apocalypses
Des grands spectres du ciel, des aubes, des éclipses.

30 DERNIÈRE GERBE

Pour eux, ce que la terre et ses fantômes font N'est qu'un peu de fumée et dans l'ombre se fond; Pour eux, l'homme n'est pas, un peuple s'évapore. De la lave éternelle effrayant madrepore, Vésuve ignore Naples; Etna qu'un feu détruit Ne connaît pas Messine et parle avec la nuit ; Olympe ne voit pas Athènes ; pour Soracte Des grandeurs de là-haut Rome n'est que l'entr'acte; Balkan, sans voir Stamboul, chante son noir salem ; Sina voit Tinfini, mais non Jérusalem.

Ame que j'ai trouvée ainsi qu'un diamant!

noble esprit, jaloux, chaste, superbe, aimant! Vous que l'amour fait reine et la beauté déesse, Qui soulfrez cependant et qui doutez sans cesse, Qui vous cachez, plantive et cruelle à la fois, Et, comme les lions, fuyez au fond des bois.

Madame, en même temps si charmante et si rude! Oh! si des profondeurs de votre solitude, De ces vastes forêts où vous songez en vain. Votre regard pensif, défiant et divin.

Pouvait conune un rayon pénétrer dans mon âme, Si vous la pouviez voir telle qu'elle est, madame, Dieu le sait, ô bel ange à qui manque la foi, Tu ne trouverais rien dans cette ombre que toi!

3 et toujours adorée,

t d'orgueil entoiurée,

• vivant, sacré, vainqueur,

3t doux brisé par ton grand cœur I

— Doux ami, quand j'aurai (juitté la chair mortelle, Ne me fais remplacer par personne, dit-elle.

Pas d'autre amour! — Et, grave, elle ajouta ce mot, Les yeux levés au del : Car j'en mourrais là-haut.

Googl^

BABEL

Babel est tout au fond du paysage horrible.

Si répouvante était une chose visible, Elle ressemblerait à ce faite inouï, Sommet démesuré dans le ciel enfoui.

Ce n'est pas une tour, c'est le monstre édifice. Sans pouvoir l'éclairer, le jour sur elle glisse. Des ouvertures d'ombre engouffrent dans ses flancs- Tous les vents de l'espace orageux et sifflants ; Il en sort on ne sait quelles sombres huées, Sa spirale difforme et mêlée aux nuées Peut-être y recommence et peut-être y finit.

L'ouragan a rongé ses porches de granit ;

36 DKU.MkRE GERBE

Son mur est crevassé du haut en bas ; la brèche

Est comme un trou que fait dans la terre une bêche ;
Ses rampes ont des blocs de roches pour pavés ;
Sur ses escarpements lugubres sont gravés
Des masques, des trépieds, des gnomons, des clepsydras ;
Ses antres, assez grands pour contenir des hydres,
Semblent de loin la fente où se cache Taspic ;
Sur les reliefs brumeux de ses parois à pic
Des forêts ont poussé comme des touffes d'herbes ;
Ses faisceaux d'arc rompus sont pareils à des gerbes ;
La pierre a la pâleur sinistre du linceul.

Babel voulait monter jusqu'au zénith ; Dieu seul A son ascension pouvait mettre une borne.

On frémit d'entrevoir son intérieur morne ; Il est si noir qu'un astre y serait à tâtons ; Des chutes de muraille ont, entre les frontons, Creusé des profondeurs qui font inaccessibles D'affreux colosses, pris par la foudre pour cibles. Le seuil porte deux tours qui sont deux chandeliers. Ce spectre est loin. Dn dôme, un chaos d'escaliers, Des terrasses, des ponts, prennent vaguement forme Dans ce blémissement d'architecture énorme Montant confusément derrière l'horizon.

Et comme on voit, au bord du toit d'une maison S'abattre, à la saison des fleurs, à tire-d'aile. Les pigeons au pied rose et la vive hirondelle,

BABEL

Sur son entablement funèbre aux trous profonds, Viennent du fond du ciel se poser les griffons, Les hippogriffes noirs, les sphinx volants des rêves Dont les plumes sans pli ressemblent à des glaives. Le dragon, sous son ventre étouffant des éclairs. L'aigle d'apocalypse, et les larves des airs. Et les blancs séraphins, qu'une aile immense voile, Farouches, arrivant fatigués d'une étoile.

LE RIDEAU

Ce monde, fête ou deuil, palais ou galetas,
Est chimérique, faux, ondoyant, plein d'un tas
De spectres vains, qu'on nomme Amour, Orgueil, Envie.
L'immense ciel bleu pend, tiré sur l'autre vie.
Le vrai drame, où déjà nos cœurs sont rattachés.
Les personnages vrais, hélas! nous sont cachés
Par ce ciel, dont la mort est le noir machiniste.
Le sage sur le sort s'accoude, calme et triste,
Content d'un peu de pain et d'une goutte d'eau,
Et, pensif, il attend le lever du rideau.

Le prophète et le poète Affirment l'être au néant ; La terre écoute, inquiète, Cet archange et ce géant ; La foule aux yls dialogues, Ce tas de loups et de dogues Qui rôde sous le ciel bleu, Tout ce noir troupeau qui nie Aboie après le génie Interlocuteur de Dieu.

Toute la sombre cohue Des errants et des vivants Craint les penseurs ; elle hue Ces grands fronts, battus des vents ;

/i2 DERNIÈRE GERBE

Elle s'écrie en sa haine :

« D'où vient qu'ils n'ont pas de chaîne,

Et planent quand nous fuyons?

D'où vient que leurs cœurs flamboient?

Qu'est-ce donc que leurs yeux voient

Pour avoir tant de rayons? »

Quand les grands aigles fidèles

Dans l'âpre nuit sans amour

Vont, donnant de fiers coups d'ailes

Du côté du point du jour.

L'ombre aveugle, l'ombre athée.

Invective, épouvantée,

Ces passants à l'œil vermeil

Qui troublent sa solitude

Avec leur vieille habitude

De regarder le soleil.

Il faut que le poète, en sa dignité sainte, Gomme un dieu^boit
le fiel sache boire l'absinthe, Et, laboureur pensif sur son sillon
courbé, Qu'il marche gravement par son œuvre absorbé, Oubliant
les frelons dont l'essaim l'environne. Et les insectes noirs qui
mordent sa couronne.

Vous n'êtes pas sensible à la prose, jeune homme?

Il vous faut le vers. Soit. L'art s'accommode en somme

De la prose aussi bien que du vers, et Pascal

Vaut Corneille. Pourtant le vers, pontifical,

Monte dans plus d'azur et sur un plus haut fatte,

Et le penseur en prose, en vers devient prophète.

Donc préférons le vers. C'est un plus fier démon.

Mais la prose, Tacite, Arouet, Saint-Simon,

Est plus humaine étant moins divine, et, superbe,

Est la Parole, alors que la strophe est le Verbe.

LE DROIT DE L'ANIMAL

Oui, l'homme est responsable et rendra compte un jour.

Sur cette terre où l'ombre et Taurore ont leur tour,

Sois l'intendant de Dieu, mais l'intendant honnête.

Tremble de tout abus de pouvoir sur la bête.

Te figures-tu donc être un tel but final

Que tu puisses sans peur devenir infernal,

Vorace, sensuel, voluptueux, féroce.

Échiner le baudet, exténuer la rosse,

En lui crevant les yeux engraisser l'ortolan

Et massacrer les bois trois ou quatre fois Tan 7

Ce gai chasseur, armant son fusil ou son piège,

Confine à l'assassin et touche au sacrilège.

liH DERNIÈRE GERBE

Penser, voilà ton but ; vivre, voilà ton droit. Tuer pour jouir,
non. Crois-tu donc que ce soit Pour donner meilleur goût à la
caille rôtie Que le soleil ajoute une aigrette à l'ortie, Peint la
mûre, ou rougit la graine du sorbier?

Dieu qui fait les oiseaux ne fait pas le gibier.

LES DEGRES DE L'ECHELLE

Le sort s'est acharné sur cette créature.

C'était peu que cet être eût la prunelle obscure, L'œil éteint, le
front bas, le cri rauque, et des nœuds D'opprobre et de misère à

ses genoux cagneux, Qu'il fût difforme, abject, vil ; il fallait encore Que, battu, fouetté, maigre, et marchant dès l'aurore Sous un fardeau trop lourd pour sa force, il courbât Son échine saignante aux boucles de son bât.

Et cependant l'ortie, à ses pieds, sur la route, Liée au sol tandis qu'il va, vient, passe et broute. Muette, ne pouvant fuir ni changer de lieu.

Tremblante sous la dent de l'âne, le croit dieu.

Et plus bas, car la brume a la nuit pour voisine, Seul dans la terre aveugle et noire, sans racine, Sans germe, sans lien avec quoi que ce soit, Le caillou, sourd, stérile, informe, inerte, froid, Sent au-dessus de lui la plante frémir, vivre. Fleurir dans la clarté dont Tinfini s'enivre, Et croître, et s'abreuver au souffle universel, Et, dur, triste, envieux, dit : L'ortie est au ciel

Descends; tu trouveras des jaloux de la pierre. Les zones sont sans fin dans cette fondrière !

Monte, monte aussi haut que peut s'élever Tœil ; Où l'aïur t'apparalt, tu trouveras le deuil.

Vois : ce génie ayant pour épouse la grâce,

Cet être à qui la femme en souriant s'enlace.

Cet élu de la force et de la majesté,

Par l'aigle et le lion à peine contesté,

Ce front craint des serpents qui rampent sur leurs ventres,

Cet éblouissement des bêtes dans les antres.

Ce souverain de l'eau, de la terre et du feu,
Grand, fier, obéissant pourtant à son milieu.
Pris par la pesanteur, loi de sa sphère, et chaîne
De son globe qui passe avec un bruit de haine.

LKS DEGRÉS DE L'ÉCHELLE M

1/homme, avec ses besoins de la chair et des sens.
Avec ses appétits du fumier renaissants,
De la honte secrète incurable piquêre,
Rappel perpétue] à la bassesse obscure,
Avec son sang fatal, acre et noir, dont ses mœurs.
Ses croyances, ses dieux, ses lois sont les tumeurs,
Avec le doute aïïreux que son regard reflète.
Et ses fièvres, ses maux, ses pleurs, et son squelette,
Spectre qui vaguement se dessine à son flanc.
Et son vil alambic d'entrailles distillant
Le cloaque, et, hideux, souillant même la fange,
L'homme, roi pour la brute, est un forçat pour l'ange.
De là, toutes vos soifs d'idéal et de beau, Et l'aspiration des
justes au tombeau.

Et l'ange, ce gardien des races planétaires, Lumineux visiteur
de lunes et de terres, Comme vous d'une terre, habitant d'un so-

leil. Ayant pour vol l'éclair de son rayon vermeil. Pour domaine
l'azur qu'il échauffe, et pour borne Le point où ce rayon s'éteint
dans l'éther morne, L'ange, errant dans vos cieux conune dans
une mer, Est lui-même la nuit, l'inférieur, l'enfer, Pour l'immense
archange ivre et ruisselant d'aurore, Espèce d'aigle monde et
d'oiseau météore !

Tout est doux et démenti astres ou feux de pâtres, Tout ce que
nous suivons de nos yeux idolâtres

Tient de Dieu sa clarté.

Il est dans les soleils comme il est dans les roses. L atome est
plein de gloire, et les plus grandes choses

Sont pleines de bonté.

Ainsi rétoile d*or, cette splendeur suprême, Ne se contente
pas de faire voir Dieu même

A Toeil du genre humain, Elle prend en pitié la nacelle qui
flotte.

Se fait humble, et d'en haut souriant au pilote

Lui montre son chemin.

Vous «Tes, madame, une ^ce exquise, Une douceur nobie, un
bel enjouement, Un regard céleste, un bonnet cliarmant, L'air
d'une déesse et d'une marquise.

Vos attraits piquants, fiers et singuliers, Dignes des Circés,
dignes des Armides, Font lever les yeux même aux plus timides
Et baisser le ton aux plus familiers.

La nuit, quand je vois, dans les cieus sans voiles, Les étoiles
d'or, mon cœur songe à vous; Le jour, jeune belle aux regards si
doux.

Lorsque je vous vois, je songe aux étoiles.

30 septembre 1844.

C'était la première soirée Du mois d'avril.

Je m'en souviens, mon adorée; T'en souvient-il?

Nous errions dans la ville immense, Tous deux, sans bruit,

A l'heure où le repos commence Avec la nuit.

Heure calme, charmante, austère,

Où le soir naît.

Dans cet ineffable mystère

Tout rayonnait.

58 DERMtRE GKRBE

Tout! lamour dans tes yeux sans voile,

Fiers, ingénus; Aux vitres mainte pauvre étoile,

Au ciel Vénus.

Notre-Dame, parmi les dômes Des vieux faubourgs,

Dressait comme deux grands fantômes Ses grandes tours.

La Seine, découpant les ombres

En angles noirs, Faisait luire sous tes ponts sombres

De clairs nnroîrs.

L'œil voyait sur la plage amie Briller ses eaux

Comme une couleuvre endormie Dans les roseaux.

Et les passants, le long des grèves

Où Tonde init, Étaient vagues comme les réve: ^

Qu'on a la nuit.

SÛIM oAVML 5»

Je te dMés : -- Cterté« hêim ^ Bnéte lent» cl drax,

Dieu fliel iMileB les huminirn Avtoorde dm».

Aube qin faût ^ soir qui Aanhoîe ^ Tout a 800 tour;

Et j'ai râme ^lrâne de joîe ^ mon UMnr!

Que m'importe fiie la nuit t | »bey EtreiKte ^ ô Bienf

SeariiUUe as ptafond d'ODO tmalut Le bean del bkol

Qm n'importe que Pari » dorme ^

Ivre d'oubU, Dans la brome épaisse ei sans Corme

EMevelîl

Que m'iaijporte, ans bmres noctonfees

Où DOQS erroiifi, Lea omkrea qui vetaent loars «mes,

Sur tons les ficonts,

(iO DERNIÈRE GERBE

Et, noyant de leurs plis funèbres L'âme et le corps,
Font les vivants dans les ténèbres Pareils aux morts !
Moi, lorsque tout subit Tempire Du noir sommeil,
J'ai ton regard, j'ai ton sourire, J'ai le soleil I —
Je te parlais, ma bien-aimée,
doux instants I Ta main pressait ma main charmée.
Puis, bien longtemps,
Nous nous regardions pleins de flamme.
Silencieux, Et 1 ame répondait à Tâme,
Les yeux aux yeux.
Sous tes cils une larme obscure
Brillait parfois ; Puis ta voix parlait, tendre et pure.
Après ma voix.
Gomme on entend dans la coupole
Un double écho ; Comme après un oiseau s'envole
Un autre oiseau.
Tu disais : a Je suis calme et fière,
Je t'aime ! oui ! »
Et je rêvais à ta lumière
Tout ébloui.

Oh ! ce fut une heure sacrée, T'en souvient-il?
Que cette première soirée Du mois d'avril I
Tout en disant toutes les choses, Tous les discours
Qu'on dit dans la saison des roses Et des amours,
Nous allions, contemplant dans l'onde
Et dans l'azur Cette lune qui jette au monde
Son rayon pur,

62 D'UNE GERBE

Et ^pn, d'en hrai, »eraïe oorame Un front dormait ^
Regarde to iKiiibeBr de rhomme Si.doiftcement.
Tu disais : — soleils sans nombre !
Nuit ! ciel en feu !
Dans vos clartés et dans votre ombre,
Tout monte à Dieu.
Rien ne se perd. Cendre, étincelle,
Ramier, ^'allou^, Le moindre battement d'une aile
Ou d'un amour,
Le chant du nid qui, sous la feuille.
Va s^assoupir, Du cœur pensif qui se recueille
Chaque soupir,

Les rêves de Tàme enivrée, Du fnmt qui bout,
La nature immense et sacrée Retrouve ii<ntt.
Car tout suit sa k» graye et douce ;
Tout à la Ans; L'herbe Yer£t, la branche pousse
Au fond des borts;
La nuit eodort les champs, la foule,
. Les mers, les moQïts ; Le Teat ftiit, Tastre hiit, l'eau coule, Et
oous aimons.

Nous aimons parce que nous sommes !

C'est notre vœu !

Aimer, c'est vivre loin des hommes

Et {HTès de Dieu ;

C'est s'ouvrir à la clarté pure, Comme ht fleur ;

C'est sentir toute la nature Vivre en son cœur ;

C'est accomplir le code auguste D'^den naissant

Que suivait devant le ciel juste L'honuue innocent.

6/i DERNIÈRE GERBE

Soyons heureux, ô toi que j'aime !

Bravons le sort!

Car, seuls à cette heure suprême,

Seuls quand tout dort,
Dédaignant d'un monde où tout tremble
Les bonheurs vains, Sûrs d'être en paix avec l'ensemble
Des faits divins,
Conune en un temple où l'ombre rampe
Devant nos pas, On suit la lueur d'une lampe
Qu'on ne voit pas,
Nous sentons sur notre âme fière,
Tout en rêvant, L'œil sans sommeil, l'œil sans paupière
Du Dieu vivant.
Va, dans mon cœur rien ne chancelle.
Sois mon époux.
La conscience universelle
Est avec nous.
Donnons-nous à Tamourl — Écoute,
Soupirs, concerts, Pervenche du bord de la route,
Perle des mers,
La mousse, en avril épaissie.
Des bois dormants,
Les sourires, la poésie.

Les pleurs charmants,
Le bleu du ciel, le vert de Tonde,
L'éclat du jour.
Les belles choses de ce monde
Sont à Tamour.
C'est l'amour qui tient toute chose, Et fait, d'un mot,
Épanouir ici la rose.
L'astre là-haut.
C'est lui qui veut qu'on ne commande
Qu'à deux genoux ; C'est lui qui fait la femme grande
Et l'homme doux ! —

6r> DERNIÈRE GERBE

Ainsi tu parlais, et sans doute.
Dieu t'inspirait ;
Car j'écoutais comme on écoute Dans la forêt
Quand Dieu se mêle à la nature.
Au bruit des vents,
Quand il parle dans le murmure Des bois vivants.
Août 1844.

Oh ! l'amour est pareil aux perles de rosée Qui brillent aux
feuilles des fleurs,

Et qui, sur la corolle au soleil exposée, Scintillent de mille
couleurs.

N'approchez pas vos yeux, que tant de splendeur charme^ De
cette goutte d'eau qui reluit un moment.

De près, ce n'est plus qu'une larme ;

De loin, c'était un diamant !

Quand je veux savoir vos douleurs secrètes, Vous dites, ô belle
aux yeux adorés :

— Je ne puis sortir des lieux où vous êtes ; Vous êtes mon
maître ! — Et puis vous pleurez.

Et vous reprenez : — Quoi! sans récompense Mes jours près de
vous s'usent à souffrir !

Je veux vous quitter; mais, lorsque j'y pense, Je ne sais pour-
quoi je me sens mourir! —

Le même esclavage, ô belle, est le nôtre ; De vous jusqu'à moi
la chaîne revient ; Nous ne sommes pas libres l'un ni l'autre ; Je
vous tiens, madame, et le sort me tient.

Vous êtes à bord, et je suis la barque.

Oui, comprends-moi bien, mes discours sont vrais; Cet
homme qui t'aime, esclave et monarque, Est un dur navire aux
sombres agrès ;

il emporte au loin votre cœur, votre âme ; 11 est emporté par le gouffre amer!

Vous ne pouvez pas en sortir, madame, Kt lui ne peut pas sortir de la mer!

Il subit Tautan, le nord, l'hiver, Tonde; Souvent sur Téciieil on le croit perdu ; L'eau s'en joue, et, quand la tempête gronde. Dans l'orage noir il passe éperdu.

Il lutte ; les vents n'épargnent personne ; En se rappelant maint naufrage ancien, Sur les vastes mers il flotte, il frissonne.. 11 est votre maître et n'est pas le sien.

Il novembre 1847.

A UNE STATUE

12 novembre 1848.

^on, tu n'es pas la grande et sainte République!

Celle que l'homme attend, que l'évangile explique,

Qui se composera de tous les bons instincts

Allumés et vivants, et des mauvais, éteints;

Qui s'enveloppera d'une paix magnifique.

Fera sortir des cœurs un hymne séraphique,

Pénétrera les lois de lumière et de jour,

En ôtera la mort pour y mettre l'amour.

Fera, sur les versants même les plus contraires,

Libres tous les esprits et tous les peuples frères.

Nous réchauffera tous autour du même feu.

Sera sur tous les fronts comme un ciel toujours bleu.

TI DERNIÈRE GERBE

Et qui, comme si Dieu, dans sa bonté profonde, Rendait visible aux yeux la grande âme du monde, Mettra, vaste et sublime épanouissement.

Toute l'humanité dans son rayonnement.

Tu n'es pas même, non, tu n'es pas la déesse, La déesse terrible, étrange, vengeresse.

Qui tua le vieux monde et créa le nouveau, Broya peuples et rois sous son fatal niveau.

Vainquit l'Europe armée, et qui, dans la fournaise, Après quatrevingt-neuf jeta quatrevingt-treize. Comme en son moule ardent le fondeur souverain Mêla le plomb à Tor quand il fait de Tairain.

Non, tu n'es pas la grande et sainte République !

fantôme à l'œil louche, à l'attitude oblique,

Tu n'as pas su donner l'honneur à nos drapeaux,

Au peuple le travail, au pays le repos ;

Tu n'as point reconnu le droit des misérables ;
Tu n'as point su toucher à leurs maux vénérables !
Tu pouvais, en suivant un élan immortel,
De l'échafaud brisé te bâtir un autel,
Et tu ne l'as point fait. Tu n'as rien su comprendre
Au peuple qui, pour être heureux, superbe et tendre.
Ne veut qu'un peu de gloire avec un peu de pain.
Tu n'as, comme les rois, qu'un tréteau de sapin.
Fille des courts instants et des heures troublées,
Écluse au dur cerveau des sombres assemblées,

A UNE STATUE

Tu troublas les palais sans calmer les greniers ;
Tu n'as pas eu pitié des pauvres prisonniers ;
Des sourds t'ont dit : entends ! des boiteux t'ont dit : marche !
La patrie est un temple et tu n'en es point Tarche ;
Car l'éclair d'en haut manque à ton code impuissant,
Car Dieu n'est pas visible où le peuple est absent !
LA VIPERE

Oh ! je t'emporterai si haut dans les nuées, Vipère, que la tourbe où la nuit t'engendi'a, La plaine et le marais^ les cris et les huées, Les voix, les pas, le bruit, tout s'évanouira.

Je briserai tes dents dans ta bouche, ô vipère ! En vain tu te tordras, reptile épouvanté.

En vain tu te tordras, cherchant des yeux la terre. Tu ne verras plus rien qu'une immense clarté ;

Rien que le ciel profond, éternel, immobile.

Que les êtres créés sentent au-dessus d'eux Et qui, dans sa splendeiu* implacable et tranquille, Pèse de toutes parts sur les monstres hideux.

Et ce ne sera pas, pour Toïseau dans la nue, Un médiocre effroi de voir cet être impur, Cette chose difforme au soleil incon nue, Qui, faite pour la fange, expire dans l'azur.

Si ceux qui t'admiraient — car, vipère, on t'admire. Te cherchent au cloaque où tu crois t'abriter. Il sortira de l'ombre une voix pour leur dire : Un aigle a passé là qui vient de l'emporter.

LA TERRE DE L'EAU

Juillet-Août 1S61.

Ce que j'ai sous les yeux et quel est ce pays, Jugez-en ;

Des terrains par la vase envahis, Des saules, des carrés de chanvre, des passages De voiles couleur d*ocre au fond des pay-

sages, Des chariots à foin peints, sculptés et dorés. Des bois, et la senteur immense des grands prés ; Des essaims que la nuit même ne fait pas taire ; Des canaux à pleins bords coulant à fleur de terre ; De frais enfants à qui Ton jette de gros sous ; Des massifs d'arbres verts ; l'eau s'enfonce dessous. L'amarre pend, le jonc fléchit, le roseau plie. Et la nature est molle à ce point qu'on oublie Utrecht et ses tocsins, Ruyter et ses combats, Et Delft ensanglantée, et qu'Amsterdam là-bas

Montre au pâle Océan ce que c'est que Venise. La charrue est si près du mât qu'on fraternise ; L'aviron parle au soc et lui dit : Travaillons. L'heure en prenant son vol rit dans les carillons ; Chaque beffroi secoue une grappe de cloches ; D'instant en instant passe, avec ses larges poches, Un vieux coche d'osier sous sa coiffe de cuir ; De grands oiseaux de lacs et d'étangs qu'on voit fuir, Ont les plumes du bout des ailes espacées, Et l'on dirait des mains ouvertes et dressées. Le houleux Zuyderzée est jaune à Thorizon.

Les villes sur leur porte ont un grand écusson ;

Jadis leur liberté blasonna leur richesse ;

Rotterdam est marquise, Amsterdam est duchesse ;

Ce qui n'empêche pas ces cités et ces champs,

Et tous ces blasons, d'être en somme des marchands,

Et d'avoir à Geylan, au Brésil, en Syrie,

Des comptoirs où se tient debout leur seigneurie.

Pays riche, pays joyeux ; les gras troupeaux.

L'herbe, l'homme, l'oiseau, le travail, le repos,
Tout rit ; les paradis succèdent aux cocagnes ;
Le Rhin, ce noh* seigneur descendu des montagnes,
N'est plus qu'un bon bourgeois qui se retire aux champs ;
L'humble fumée éparse autour des toits penchants
Rampe et monte à travers les frênes et les ormes ;
Et d'effrayants moulins aux vastes plates-formes,
Qui tournent éperdus et sombres dans le vent
Avec on ne sait quoi d'énorme et de vivant,

LA TERRE DE L'EAU

Frappant l'espace avec leurs bras de sauterelles, Mêlent Tazur, la nue et l'ombre à leurs quatre ailes.

A coup sûr ces géants, ces pourfendeurs de Tair, Toujours enveloppés par un quadruple éclair, Feraient mettre en arrêt la lance à don Quichotte.

Dans la cuve au houblon Gouda vide sa hotte ;

Telle ville a son lait, telle autre ses fraisiers ;

Telle autre sa balance à peser les sorciers.

On vogue ; on reconnut les cantons catholiques

Aux mendiants pieds nus qui baisent des reliques ;
Car la châsse est dorée aux dépens des sillons ;
La madone à bijoux fait la femme en haillons.
Le taillis noyé semble un miroir sous des branches ;
Des marmots blonds, mordant leur pain aux larges tranches,
Regardent les bateaux dans le canal glisser.
La langue, c'est l'étang; on entend coasser
Dans le mot la consonne, et dans l'eau la grenouille.
A travers une vitre on voit une quenouille ;
C'est l'aïeule au front blanc qui guette et se tapit.
L'eau, qui devrait courir, est barrée, et croupit;
On cultive le miasme, on récolte le goitre ;
L'affreux tabac pullule où le blé devTait croître ;
Dieu fait Tendroit du monde et l'homme en fait Tenvers.

L'église est jaune, Torgue est bleu, les murs sont verts; Ce pays
est repeint par Thomme à la détrempe ; On peint le toit, le seuil,
Tescalier et la rampe ; L'arbre peut-être est peint; la grue et le pi-
geon Volent, de peur d'avoir leur part du badigeon. Un démon
gouailleur souffle en ces jons fantasques. Les meuniers ont des
tours, les femmes ont des casques, Les enfants ont leur pipe
avant d'avoir leurs dents.

Où donc as-tu trouvé ton soleil, ô Jordaëns?

Ce pauvre soleil gris que le brouillard fait fondre,
Et qui ne serait pas même accepté par Londi*e,
Clignote, et ses longs jets de lumière blafards
Entrent dans Teau rayons et sortent nénuphars.
Les jardins, côtoyés sans bruit par le pilote.
Sont pleins de dieux mouillés, et l'Olympe y grelotte.
Virgile frémissait de voir l'airain suer.
On tremble ici de voir le marbre étemuer.
Et l'on serait tenté d'emmailloter Pomone,
D'offrir un châle à Flore, et de faire l'aumône
D'un rayon de soleil à Phébus enrhumé.
Ici le plein midi craint le grand jour ; en mai
On a novembre; avril meurt de froid; juin s'embourbe,
Et juillet en toussant souffle le feu de tourbe.
Mais qu'importe ! le rbe est roi dans la maison ; L'âtre est gai.
Bon visage à mauvaise saison.

LA TERRE DE L'EAL

Le brouillard blême emplit les champs ; mais la kermesse N'en fait pas moins, après le prêche, après la messe, Tournoyer, jupe

au vent, Goton dont le jarret, Par moments entrevu, tient Gros-Pierre en arrêt. Car Grietje est Goton et Pieter est Gros-Pierre. Cette Eve et cet Adam sont partout ; et la terre N'eût point fait et meublé, sans Gros-Pierre et Goton, Éden pour nos aïeux et pour nous Charenton.

On passe dun méandre à l'autre ; et la patache,

Chaque soir, aux poteaux des berges se rattache.

L'aubergiste, bonhomme à l'air vague et chinois,

Croque le voyageur comme un singe une noix ;

Lesage dans Drika saluerait Léonarde.

On boit ; les pots sont grands. La Gueldre goguenarde

Fait ses cruches avec des ventres d'échevin.

De même que la Grèce au sourire divin.

Fait des bras de Phrvné les anses de son vase.

Cependant le bateau glisse, le roseau jase.

Les nids parlent tout bas, l'eau chuchote, on s'endort ;

Et voilà la Hollande.

Ami, ce peuple est fort :

N'en rions pas. C'est vrai qu'il ouvre aux vents d'automne Une plaine sans fin, âprement monotone; Certe, ailleurs, j'en conviens, l'aube a plus de clarté, Et ce ne sont point là de ces champs où l'été.

glorieux, jette à pleines corbeilles s fruits, les blés, les parfums, les abeilles ; uelque ennui sort de cet horizon...

sol qui fut l'abri de la Raison ; des gueux qui brisèrent les princes ; i^ssel, TAMstel, les sept Provinces, sous un ciel de pluie, on accouplât ne et Teau morte avec le pays plat ; ï ne saurait refaire, c'est la flamme petit peuple, a mis une grande âme.

Au point du jour, souvent en sursaut, je me lève.

Éveillé par l'aurore, ou par la fin d'un rêve.

Ou par un doux oiseau qui chante, ou par le vent ;

Et vite je me mets au travail, même avant

Les pauvres ouvriers qui près de moi demeurent.

La nuit s'en va. Parmi les étoiles qui meurent

Souvent ma rêverie errante fait un choix.

Je travaille debout, regardant à la fois

Éclore en moi l'idée et làrhaut l'aube naître.

Je pose l'écritoh'e au bord de la fenêtre

Que voile et qu'assombrit, comme un antre de loups,

Une ample vigne vierge accrochée à cent clous.

Et j'écris au milieu des branches entr'ouvertes.

Essuyant par instants ma plume aux feuilles vertes.

Ce qui rend la vieillesse auguste et vénérable, Ce n'est point la lenteur des pas froids et pesants, La blancheur des cheveux ni le

nombre des ans; Non, c'est la bienveillance et l'absence de haine,
C'est la douceur qui fait vers)a vertu sereine Monter de toutes
parts les bénédictions, C'est cette majesté des bonnes actions Qui
dans l'œil du vieillard met une pure flamme. Et que la longue vie
ajoute à la grande âme!

ANNIVERSAIRE

4 septembre ISô*;,.

Non ! il n'est pas d'absence, il n'est pas de tombe'^u.

Le pâle survivant, rallumant le flambeau,

Fait envoler son âme au delà de la terre

A la suite du mort entré dans le mystère;

L'âme revoit l'autre âme à force d'y rêver,

Et dans le ciel profond sait où la retrouver.

La souffrance, géante et spectre, sur le monde

Se dresse ; un long cri sort de sa bouche profonde

Et remplit l'infini mystérieux et sourd ;

Et la fenune aux bras blancs, le vieillard au pas lourd,

Partout, sous tous les cieux et sous tous les tropiques,

Londres, Rome, Paris, ces cavernes épiques.

Le laboureur courbé, forçat des verts sillons,

L'éclatant capitaine au front des bataillons.
Et les rois sur leur trône et le pauvre en son bouge,
Les branches de la ronce où la vipère bouge.
Ceux qui disent : priez, ceux qui disent : aimons,
L'algue au fond de la mer et l'arbre au haut des monts,
L'eau roulant le caillou, la faux coupant la gerbe.
Le tigre se traînant sur le ventre dans l'herbe.
Le doux oiseau tordant la mousse de son nid, Le navire et Té-
cueil, le jonc et le granit,

PAR LORD BYRON PEUT-ÊTRE

Nous étions, John Beauclerk et moi, deux jeunes lords. L'église de Harrow, vieux brio-à-brac d'alors, Avait sous son portail un Jupiter de pierre Où les chrétiens faisaient volontiers leur prière. Un jour que nous quitions la classe pour le jeu, John donne un coup de canne à l'idole, et me crie, A moi qui m'indignais, plein de respect du lieu :

— Je ne sais. Je suis pair. Et c'est par seigneurie.

— Oh! fis-je. Et, paù* aussi, je crachai sur le dieu.

Nuit du 5 ou 6 novembre 1862.

L'INFINIMEXI PETIT

Tout est le même abîme avec les mêmes ondes.

L'infiniment petit contient les mêmes mondes Que rinf-
miment grand.

Que vas-tu contempler Le ciel noir quand il plaît aux nuits de
Tétoiler, Le groupe constellé, le globe, la planète, Orion, Sirius
que grossit ta lunette, L anneau de celui-là, les lunes de ceux-ci?

La fourmi sous sa patte a des sphères aussi ! L'intervalle que
font les ailes d'une mouche Contient tout un azur où se lève et se
couche Un soleil invisible, éblouissant au loin De profonds uni-
vers qui n'ont pas de témoin.

96 DERxMÈRE GERBE

Montez ou descendez ; tout s'ouvre sans rien clore ; On trouve
au fond d'un puits un autre puits encore. La limite n'est pas dans
la nature ; elle est Dans l'instrument grossier, dans l'organe in-
complet ; Votre prunelle est moins un moyen qu'un obstacle ; Tu
n'as qu'à grandir l'œil pour grandir le spectacle.

Le petit, c'est l'inmiense. En ta main, ô passant,

Prends la mer bleue ainsi qu'un verre grossissant,

Et, courbé sur la vie, abîme dont la lampe

Est un soleil qui brille ou bien un ver qui rampe,

\ travers l'océan regarde un puceron ;

Tu pâliras ainsi qu'Âmos, Élie, Âaron,

Devant les visions de l'incompréhensible.

Et tu ne sauras pas si cet être impossible,

Formidable, aperçu par toi confusément,
.N'est pas le chaos même, horrible, en mouvement
Dans l'éther qu'il obstrue avec sa forme immonde,
Et si tu vois un monstre ou si tu vois un monde !
Oui, l'aube le matin emplit ton corridor
Des constellations de la poussière d'or ;
La toile d'araignée en ses mailles nocturnes
A des gouffres où vont et viennent des Saturnes ;
Une création passe entre chaque fil ;
Tout homme, le dernier, le moindre, le plus vil,
L'esclave, le forçat de Brest, le juif qui rogne
Un liard, le voleur de grand chemin, l'ivrogne.

L'INFINIMENT PETIT

Le grec qui triche au jeu dans un bouge aux eaux d'Aix, Broie un
asire en fermant son pouce et son index.

Il ne faut pas que Tâme humaine s'assoupisse
Au bord de latome, ombre, abîme, précipice ;
Homme, il n'est pas d'esprit qui, s'il se penche un peu,
En bas, sur le petit, l'autre côté de Dieu,

Ne frissonne devant l'élargissement sombre
Du néant, du caché, de l'espace, du nombre I
Il suffit que, demain, un ouvrier savant.
Inventant un cristal plus clair et plus vivant.
Pose sur l'inconnu des lentilles puissantes,
Pour que, si ton regard s'en approche, tu sentes
Le vertige du trou d'une aiguille, et la peur
De tomber dans ton souffle, effrayante vapeur.

Le point n'a pas de fond. Homme, l'inaccessible Est dans le grain de sable à jamais divisible. L'imperceptible est fait de la même grandeur Que les cieux, qui n'ont pas encore eu de sondeur. Un pou, de l'infini contient en lui la somme ; Tu serais Dieu le jour où tu pourrais, toi l'homme. Voir le commencement et la fin d'un ciron.

Pendant qu'un maringouin sonne de son clairon. Homme, des millions de mondes peuvent naître Et mourir.

A l'instant où je parle, peut-être

Des peuples ignorés, vague fourmillement Qu'un infusoire couvre ainsi qu'un firmament, Regardent s'étoiler le ventre d'un volvoce, Sourds, obscurs, adorant quelque idole féroce. Noirs, enfouis dans Tête, ensevelis dessous, Invisibles, perdus ; et peut-être est-ce nous !

Est-ce que par hasard le monde sous nos yeux

Se défait, se déjette et périt? d'aventure,

Est-ce que nous voyons se rider la nature.
Et disparaître au fond de Tombre, en proie aux vers,
Sous une moisissure énorme, l'univers?
Le zodiaque est-il branlant dans sa charpente
Au point que les saisons s'écroulent sur sa pente?
I/été meurt-il de froid? Thiver meurt-il de chaud?
L'astre se couvre-t-il de poussière là-haut?
Sirius s'éteint-il faute d'huile? Persée
Est-il tombé, sa chaîne étant vieille et cassée?
Aperçoit-on, parmi les gouffres inconnus,
Des toiles d'araignée entre Mars et Vénus?
Le grand ciel s'en va-t-il par plaques? Tempyrée
\-t-il à l'orient sa teinte dédorée?
""IX plafond mal joint ?
à ce point de vieillesse?
qu'il tient en laisse, haletants, au printemps, lans l'abîme,
l'anonyme ?

SÉRÉNITÉ

Après avoir souffert, après avoir vécu,

Tranquille, et du néant de rhoname convaincu.
Tu dis : je ne sais rien! — Et je te félicite,
loueur, ô penseur, de cette réussite.
Maintenant, sans regret, sans désir, humblement,
Bienveillant pour la nuit et pour l'aveuglement,
Tu médites, vibrant au vent comme une lyre ;
Tu savoures Tazur, le jour, Tastre; et, sans lire
Les papyrus hébreux, grecs, arabes, indous,
Tu regardes le ciel mystérieux et doux;
Et par rimmensité ton âme est dilatée
Au point d'emplir de flamme et d'aube un monde athée.
Tes jardins sentent bon et sont tout chevelus
De lierres, de jasmins et de convolvulus ;
mes ; hommes royaux 1 uns,
les roses.

MON JARDIN

HauteTille-House.

Dans le gazon qu'au sud abrite un vert rideau, On voit, des
deux côtés d'une humble flaque d'eau Où nagent des poissons

d'or et de chrysoprase, Deux aloës qui font très bien dans une phrase ; Le bassin luit dans Therbe, et semble, à ciel ouvert. Un miroir de cristal bordé de velours vert; Un lierre maigre y rate un effet de broussaille ; Et, bric^-brac venu d'Anet ou de Versaille, Pris à Tantre galant de quelque nymphe Écho, Un vase en terre cuite, en style rococo.

10/i DERNIÈRE GERBE

Dans l'eau qui tremble avec de confuses cadences, Mire les deux serpents qui lui tiennent lieu d'anses, Et qui jadis voyaient causer dans leur réduit Les marquises le jour, les dryades la nuit.

CHOUGNA

Ma chienne, la Ghougna, n'est pas, certe, une bête 1

Nous rentrons. Sous mes mains fourrant sa grosse tête,

Elle sent un sermon venir et se tient coi.

Je la prends par Toreille, et je lui dis : — Pourquoi

Te comportes-tu mal, Chougna, devant le monde?

Pourquoi, quand nous sortons, — il faut que je te gronde !

Cours-tu, jappant, hurlant, à travers les buissons.

Après les jeunes chiens et les petits garçons?

Pourquoi ne vois-tu pas un coq sans le poursuivre?

Si bien que, moi, j'ai Tair d'avoir une chienne ivre!

Cela nous fait mal voh*, les gens sont irrités.

Je te connais beaucoup de bonnes qualités,
Fidèle, réservée, intelligente, affable;
Mais vraiment, quand tu sores, tu n'es pas raisonnable !
Quiconque pense, illustre, obscur, sifflé, vainqueur.
Grand ou petit, exprime en son livre son cœur.
Ce que nous écrivons de nos plumes d'argile,
Soit sur le livre d'or comme le doux Virgile,
Soit comme Alighieri sur la bible de fer.
Est notre propre flamme et notre propre chair.
Le livre est à ce point Tauteur, et le poème
Le poète, notre œuvre est tellement nous-même,
Nous la sentons en nous si mêlée à nos pleurs,
A notre sang, si bien faite de nos douleurs
Et si profondément dans nos os pénétrante,
Que lorsqu'il arriva qu'en Tan mil huit cent trente
Mademoiselle Mars, Firmin et Joanny
Pour la première fois jouèrent Hernani,
J'eus un frémissement de pudeur violée.
Jusqu'à ce moment-là, dans une ombre étoilée
Ruy, Carlos, le bandit, le cor de la forêt,

Dona Sol pâle, étaient mon rêve et mon secret;
Je leur parlais au fond des extases farouches.
Je voyais remuer distinctement leurs bouches.
Je vivais tête-à-tête, ému d'un vague effroi,
Avec ce monde obscur qui se mouvait en moi,
La foule s'y ruant me parut un supplice.
Il me sembla quand, seul derrière la coulisse,
Je vis Faure crier au machiniste : Va!
Et lorsqu'en frissonnant la toile se leva,
Que devant tout ce peuple immense aux yeux de flamme
Je voyais se lever la jupe de mon âme.
Jersey, septembre 1852.

A UNE AME

QUI NE s'aperçoit PAS Qu'eLLE EST UNE FEMME

Alors ne soyez pas étoile !
Mais si vous voulez, sous le voile,
Éclairer notre œil triste et las,
Si vous voulez, lys du del sombre,

Fleur de clarté, luire en notre ombre,
Trouvez bon qu'on vous aime hélas !
Si vous voulez être auréole, Si vous voulez, astre et corolle.
Resplendir sur tous et pour tous.
Charmer, prouver Dieu mieux qu'un prêtre, Et dans la nuée
apparaître.
Trouvez bon qu'on tombe à genoux.
Si VOUS voulez, ange, être celle Qui brille, fascine, étincelle,
Qui fait le jour en disant oui Et la nuit quand elle s'absente.
S'il vous plaît d'être éblouissante, Trouvez bon qu'on soit
ébloui.
Si vous voulez jeter des flammes.
Trouvez bon que les pauvres âmes Volent éperdument à vous ;
Ce feu qui nous tue, on ladore ; Car mourir brûlé par Tauroré,
Mourir de lumière, c'est doux!
9 juin 1859. — Serk.

LA CONSOLATRICE

Quand le cœui' oppressé veut et cherche un dictame, Les bois, les
monts, les prés, ont pour notre pauvre âme Un étrange pouvoir
de mise en liberté.

matin I triomphante et sereine clarté !

Délivrance de Taube et du jour qui se lèvel Évanouissement
subit de tout le rêve !

Comme les vils soucis de la terre s'en vont, Comme on devient
un être ineffable et profond. Comme on quitte sa peau de souffrance
et de haine. Dieu bon 1 comme on sent bien son aile et peu
sa chaîne ; Le bien, songe avorté, le mal, fait accompli, Oh!
comme tout cela n est plus qu'un tas d'oubli,

112 DERMÈRE GERBE

Gomme on n a plus dans l'âme mie place mem[^]trie, Comme
rien n'est exil, comme tout est patrie, Dès qu'on s'en est allé se
promener aux champs, Parmi les fleurs, au fond des rayons et
des chants, Dans la nature immense, étoilée, embrasée, Et sitôt
qu'on a mis ses pieds dans la rosée !

Serk, 30 mai 1858. La Coapée, huit heures et demie du matin.

EN MAI

Une sorte de verve étrange, point muette,

Point sourde, éclate et fait du printemps un poète;

Tout parle et tout écoute et tout aime à la fois ;

Et l'ancre est une bouche et la source une voix ;

L'oiseau regarde ému l'oiselle intimidée,

Et dit : Si je faisais un nid? c'est une idée!

Comme rêve un songeur le front sur l'oreiller
La nature se sent en train de travailler.
Bégaie un idéal dans ses noirs dialogues,
Fait des strophes qui sont les chênes, des églogues
Qui sont les amandiers et les lilas en fleur,
Et se laisse railler par le merle siffleur.
Il lui vient à l'esprit des nouveautés superbes ;
Elle mêle la folle avoine aux grandes herbes ;

Son poème est la plaine où paissent les troupeaux ; Savante,
elle n'a pas de trêve et de repos Jusqu'à ce qu'elle accouple et
combine et confonde L'encens et le poison dans la sève profonde
; De la nuit monstrueuse elle tire le jour; Souvent avec la haine
elle fait de l'amour ; Elle a la fièvre et crée ainsi qu'un sombre ar-
tiste ; Tout ce que la broussaille a d'hostile et de triste, Le buisson
hérissé, le steppe, le maquis, Se condense, ô mystère, en un chef-
d'œuvre exquis Que l'épine complète et que le ciel arrose ; Et
l'inspiration des ronces, c'est la rose.

BOUT DE PAYSAGE

Je ne vois, du sommet de la dune où je suis, Qu'un maigre filet
d'eau sous les branches d'un aulne Et le fond d'un ravin brûlé,
torride et jaune, Fort triste, et qu'on dirait de soleil accablé.

J'aperçois à mi-côte un chariot de blé, Tiré par trois chevaux à la pauvre crinière, Qui monte lentement, cahoté par l'ornière, Penchant à droite, à gauche à demi soulevé.

Si chargé que les brins traînent sur le pavé, Et, comme une chouette au trou d'une muraille, Une tête de vieille apparaît dans la paille.

LA CHUTE DU RHIN

Avalanche de bruit, le Rhin tombe en hurlant Dans le gouffre où l'écume, immense chaos blanc, Tourne éternellement son effroyable roue ; Dans le puits inconnu que Teau sombre secoue, Tout bave et gronde ; ainsi rugiraient des Titans Vautrés dans un abîme énorme et combattants.

Gela frémit, cela hurle, cela blasphème.

On dh*ait Galiban colletant Polyphème.

On pressent, sous ce vaste et formidable bruit, Toutes les profondeurs sinistres de la nuit.

Le fleuve à son tourment court avec épouvante. L'âpre rondeur des eaux, glauque, aveugle et vivante

Croule, et rend toujours pour toujours se briser. L'arc-en-ciel frissonnant brille et vient s'y poser ; Sur la courbe difforme il met sa courbe pure, Et Ton croit voir Diane, au fond de Tombre obscure Dressant dans ce fracas son front tranquille et fier, Du bout de son arc vierge apaiser un enfer.

87 leptembre 1860.

Je t'aime, avec ton œil candide et ton air mâle, Ton fichu de siamoise et ton cou brun de hâle,

Avec ton rire et ta gatté, Entre la Liberté, reine aux fières prunelles, Et la Fraternité, doux ange ouvrant ses ailes,

Ma paysanne Égalité.

Tons les hommes sont l'Homme ; et pas plus que les cieux

Le droit n'a de rivages ; Ma sombre liberté sent le poids monstrueux

De tous les esclavages.

Avec tout prisonnier je me sens enfermé ;

Ses chaînes sont les nôtres; Guerre aux rois! Délivrance I Un seul peuple opprimé

Opprime tous les autres.

DEUX ASPECTS DE LA MORT

Le juste de ses fers subit l'indigne poids ;

Il souïre, il saigne, il va ; tout Taccable à la fois ;

Le jour est dur, la nuit est pire...

Mais, dans ce noir sentier du deuil et de Taffront, Calme, il voit resplendir au-dessus de son front

La libre mort au doux sourire.

Les pervers sont joyeux; faux prêtres, rois méchants, Ils ont tous les bonheurs, la pourpre et l'or, les chants,

Les fruits vermeils, les belles fenunes ; Us marchent, fiers, puissants, poussant dans le chemin A coups de pique, à coups de fouet, le genre humain,

Nofrs bouchers du troupeau des âmes...

Mais, comme dernier terme an voyage qu'ils font, S'enfonçant pas à pas dans le crime profond,

Faisant mentir korans et bibles, Ils peuvent voir, au fond de Tombre où tout s'enfuit, On sépulcre sur qui se croisent dans la nuit

On ne sait quels barreaux terribles.

L'ORIGINE DU LANGAGE

Voyons, d'où vient le verbe? Et d'où viennent les langues? De qui tiens-tu les mots dont tu fais tes harangues? Écriture, Alphabet, d'où tout cela vient-il ? Réponds.

Platon voit l'I sortir de l'air subtil; Messène emprunte l'M aux boucliers du Mède ; La grue ofire en volant l'Y à Palamède ; Entre les dents du chien Perse voit grincer l'R; Le Z à Prométhée apparaît dans l'éclair; L'O, c'est l'éternité, serpent qui mord sa queue; L'S et l'F et le G sont dans la voûte bleue.

Des nuages confus gestes aériens. Querelle à ce sujet chez les grammairiens :

Le D, c'est le triangle où Dieu par Job se lève; Le T, croix sombre, effare Ézéchiél en rêve ;

SAÎt! rrmfl-tîi 1a nrAhl^TTip pp.lflîrr»î TriAÎntpnflT^t?

It,

erpe?

ul?

ul

sacrés, insée.

isee,

sion ;

i âme,

me,

•pu

re,

sien.

A force d'aspirer à ce grand but : connaître,

A force de sonder le fond sacré de Tètre,

A force de fixer mes regards inquiets

Sur toi qui peux, sur toi qui vis, sur toi qui es,

A force de parler à l'inconnu sans bornes.
Au mystère où l'horreur entr'ouvre ses yeux mornes,
A force de vouloir, noir plongeur fait de jour,
Jusqu'en l'océan Nuit trouver la perle Amour,
J'ai fini, cœur où vibre une invisible lyre.
Par voir sortir de l'ombre un effirayant sourire.

LES PLANETES

Dans nos noirs firmaments, deux des mondes maudits,
Sombre loi, les enfers pèsent aux paradis.
Chacun de ces foyers que Tombre a dans ses voiles.
Qui de près sont soleils et de loin sont étoiles,
A des fourmillements de globes ténébreux.
Terres, lunes, anneaux, mondes noirs et nombreux,
Mêlés aux longs fils d'or de sa vaste lumière.
Morne expiation d'une faute première !
Tous ces grands chevelus des feux et des rayons.
Les soleils à la face énorme, ces lions
De l'abîme, accroupis au seuil des bleus pilastres.

Dans leur crinière immense ont des vermines d'astres.

SVEDENBORG

Svedenborg prit un jour la coupe de Platon, Et, pensif, s'en alla boire à Tazur terrible. 11 entra sous le porche obscur de Tin-visible Et disparut.

Où donc alla-t-il? Qui le sait?

Peut-être aux lieux sacrés où Socrate pensait, Où, dans l'ombre, effleuré de Turne des Ilomères, Le yin de Tidéal sort du puits des chimères.

Peut-être égara-t-il ses pas plus haut encor, Jusqu'au gouffire inconnu, jusqu'aux pléiades d'or, Jusqu'au ruissellement des fontaines d'aurore, Jusqu'à l'ombre où l'on voit l'inexprimable éclore. Là sont les cuyes : sève, esprit, immensité ; Là vit, abonde et croît la vigne de clarté

Où Ton ne trouve pas un seul astre qui dorme, Où les créations font leur vendange énorme, Où la grappe de vie à flots ruisselle, ayant La pierre du tombeau pour pressoir effrayant ; Là sont les infinis, la cause, le principe.

L'être qui s'évapore en mondes, se dissipe En astres, et s'épanche en ciel démesuré.

11 revint éperdu, chancelant, effaré.

Ployant sous la lueur farouche des étoiles ; Voyant l'homme à travers des épaisseurs de voiles Et de tremblants rideaux de lumière où, sans fin Multipliés, flottaient l'ange et le séraphin ; Ayant dans son cerveau l'ombre et tous ses délires, De ses doigts écartés cîierchant de vagues lyres. Nu, bégayant l'abîme, et bal-

butiant Dieu; Rapportant cette joie étrange du ciel bleu Qui fait
peur à la terre et trouble les fils d'Eve, Et laissant voir, ainsi que
le monde du rêve. Dans de blêmes rayons tombés on ne sait d'où,
Un paradis sinistre au fond de son œil fou.

PREMIERE EPITRE

A CIIAHLES

Charle, il faut quitter l'ode et descendre à Tépltre ;
On passe en vieillissant du trépied au pupitre ,
Le feuillet sybillin s'envole, et dans la main,
misère, vous laisse un blême parchemin
Que la strophe, sirène, ondine, muse, aimée,
Égratigne en fuyant de sa griffe palmée.
On s'accoude à son poule au lieu d'aller rêver
Dans les champs et guetter la lune à son lever;
Les bons alexandiîns vous \îennent, mais sans prismes.
Sans aile, et refusant, de peur de rhumatismes.
De se mouiller les pieds dans Therbe et dans le thym ;
Et Ton n'est plus celui qui va de grand matin,
Pâle, faire sa cour à l'aurore, et s'occupe

A regarder trembler les astres sur sa jupe.

iU DKRMKUK GERHK

On s'alourdit; le ventre est votre souverain.

On préfère un turbot, une tioiite du Rhin,

Une bonne poularde accommodée en daube,

Un vin vieux, à l'œillade enivrante de laube.

On murmure tout bas : jadis, quand nous aimions...

D'autres sont les Paris et les Endymions

A qui viennent s'offrir, sous la sombre liane,

La Minerve sacrée et la grande Diane.

On ne dit plus : ma lyre; on dit : mon encrier.

On n'entend plus au bois la bacchante crier.

Votre oreille à présent jamais ne se régale

De ce que le grillon raconte à la cigale

Et de ce que redit la cigale au grillon,

L'un chantant le foyer et l'autre le sillon.

Adieu la folle immense aux chansons infinies,

L'imagination, maîtresse des génies !

Adieu l'égarement dans les espaces bleus,

L'extase, et l'idéal, ce réel fabuleux,

Et les aspects profonds du rêve! adieu la cime
Vue à travers l'écume énorme de l'abîme !
Adieu l'élan superbe et l'essor factieux !
Adieu la joute avec les aigles dans les cieux !
Adieu les gnomes noirs aux mitres d'escarboucles.
Et les nymphes ayant des algues dans leurs boucles ^
Et la fée, égrenant ses collier's de coraux !
On emploie à tracer des distiques moraux,
Dignes d'être scandés aux écoles primaires.
Les doigts, qui caressaient la gorge des Chimères.
Votre hippogriffe las demande l'abreuvoir ;
Et nos rimes n'ont plus d'assez bons yeux pour voir.

PREMIÈRE ÉPITRE

Sous Têtoile agrafée aux plis blancs de la nue, Vénus au front divin
sourire toute nue.

C'est fini. L'on devient bourgeois de THélicon.
On loue au bord du gouffl^e un cottage à balcon.
On consent bien, du haut de sa raison morose,
A faire encor des vers, pourvu qu'ils soient en prose.

De là Tépître. Hélas, le poète à vau-l'eau
Est un Orphée éteint qui finit en Boileau.
Oh! vers le progrès magnifique Guidez les générations!
Malheur à 1 ame qui trafique De son souffle et de ses rayons !
Que le supplice vous attire, Précipitez-vous au martyre, Pen-
seurs! pour vaincre il faut souïirir.
L'homme, qui ne peut rien connaîtra, Marche de cette énigme
: naîtn», Jusqu'à cet abîme : mourir.
Sur son berceau naît son étoilo.
Comme il ouvrait Tœil, elle a lui.
Comme Isis sous le triple voile, La conscience habite en lui.
Elle Téclaire quand il doute ; Elle lui montre sur sa route
138 DERNikRE GERBE
Tout ce que la raison trouva.
Elle est pareille à la^glaneuse; Il est libre, elle est lumineuse;
Il dit : Que suis-je? elle dit : Va.
Il sent qu'il contient le mystère, Qu'il a la bêche et le jardin,
Qu'il doit, condamné de la terre.
Avec Babel refaire liden.
Apré ouragan ou brise douce, Il sent qu'il est le vent qui
pousse Les battants du seuil éternel.

Et que les vertus et les crimes Font tourner sur ses gonds sublimes
La porte invisible du ciel.

Doù vient-il? où va-t-il? il songe.

Évitera-t-il Dieu lointain?

Il est maître de son mensonge,

Un autre est maître du destin.

Il tremble ; il 'se sent responsable

Pour un pas risqué sur le sable,

Pour un souille sur un flambeau.

nuît sombre où nous portons Tarchr !

La liberté de l'homme marche

Entre la crèche et le tombeau !

4 septembre 1854.

Je suis comme dans un cloître ; On dit de moi : « D'où vient-il ? »

Je sens à chaque heure croître Le froid profond de l'exil ; Je ne vois plus ma patrie ; Toute ma joie est flétrie ; J'ai blanchi, vieil affligé ; La tombe, amis, me réclame ; Comme il gelait dans mon âme.

Sur ma tête il a neigé.

LE NAUFRAGÉ

Hélas, l'homme, jouet de l'élément, en proie Au sol qui le dévore,
au ciel qui le foudroie. Fatal, débile, et né dans un accablement,
Ayant pour le guider sa raison qui lui ment Et le peu de clarté que
l'instinct lui procure, Lutte éternellement avec la force obscure.

Vois, dans le pli que fait le coude d'un rocher, Ce hameau de
pêcheurs, groupant sous son clocher Quelques vieux toits parmi
des barques échouées. La ceinture sans fin des vagues dénouées
L'enveloppe et le presse et l'étreint, noir serpent. Il est là, seul,
chétif, et sur lui se répand

LA DERNIÈRE GERBE

L'orage monstrueux, et Touragan l'assiège, Et l'océan n'est
grand que pour lui tendre un piège. Le colossal nuage où fuit
l'aigle chasseur Et que l'espace emplît de toute sa noirceur, L'é-
clair, le bruit, le flot où roule le cadavre. Toute l'ombre se heurte
au mur du petit havre ; Et c'est l'immensité, c'est la nuit, c'est la
mort Qui se rouille aux anneaux de la chaîne du port.

Ce point imperceptible où, jamais assouvie, L'onde écume et
s'acharne, ô songeur, c'est ta vie. Eh bien, étant si peu, quelle fo-
lie as-tu D'escalader ce ciel par tous les vents battu, D'aller, toi,
qui, tremblant, as déjà tant de peine A porter seulement l'aspect
du phénomène.

Toi le terrassé, toi Tendant, toi le banni, Toi, le vaincu du gou-
ffre, attaquer l'infini!

N'as-tu donc pas assez déjà de te défendre Contre l'énormité
qui te couvre de cendre Et de brume et de trouble et d'énigme et

de^deuil. Naufragé! Laisse-toi ruisseler sur l'écueil.

Cet aquilon, ce choc, cette horreiu*, cette pluie. C'est l'ombre qui, terrible, à ton néant s'essuie]; C'est la nuit de ce ciel inconnu qui siu* toi Tombe avec le frisson, la souffrance et l'effroi. Pendant que le vent roule et verse sur ta tête Toute l'obscurité dans toute la tempête,

LE NAUFRAGÉ iâ5

Toi, jeté dans l'espace et pourtant au cachot, Recueille-toi, courbé sous ce souffle d'en haut, Et, sans interroger le sombre ciel sublime.

Sur tes membres glacés laisse couler l'abîme*

L'ÉPONGE

— Je ne veux pas de Dieul,, Yoilà ton cri morose.

Ayant trouvé le mal au bout de toute chose, Ayant trouvé le fond amer, l'honame manqué Par rincompréhensibie et fatal ananké, Tu dis : — Je hais le dieu si c'est cela le monde ! Pour juger l'ouvrier, sur son œuvre on se fonde ; Or l'ouvrage est mauvais, donc l'auteur est méchant. Et je hais ce Dieu I — Puis, un remords te touchant. Tu dis : — Mais j'ai peut-être erré; l'ombre est profonde; Peut-être n'estrce pas dans Dieu que va ma sonde ; Peulrêtre, ô vain chercheur, Dieu m'a-t-il échappé; Si je m'étais trompé ?..•

Tu ne t'es pas trompé.

Ta sonde est bien tombée à l'abîme suprême ; Oui, tu viens de jeter ton esprit dans Dieu même ; Oui, c'est ce précipice énorme de rayons.

C'est Dieu !

Jette une éponge à l'Océan, voyons. Reprends-la. Qu'as-tu? Rien. Dn verre d'eau salée.

Quant à la mer, profonde et terrible mêlée, Quant à l'immensité des écumes, des bruits.

Des flots, incessamment détruits et reconstruits. Quant au chaos des chocs, des trombes, des tempêtes. Dont l'ouragan hargard sonne les sombres fêtes. Plein de monstres sans nom qui rôdent engloutis. Cachant des oasis et des o-Taïtis Où des idylles vont et viennent toutes nues ; Quant à cette tourmente insondable de nues, D'ondes, d'écueils, d'azur flottant, d'azur qui luit; Quant à ce gouffre où naît le matin, où la nuit Trempe sa robe d'ombre et son manteau d'étoiles ; Quant à ce rendez-vous des souffles et des voiles ; Quant à cet infini, noir, fauve, éblouissant, Crois-tu que tu le tiens dans ta main?

A présent, S'il te plaît de porter à ta bouche ce verre, S'il te plaît de tremper ta lèvre à l'eau sévère.

VOLEURS INCONSCIENTS

Que le cœur s'apitoie ou que la loi sévisse.

Le pauvre, c'est certain, par misère ou par vice,

Souvent vole le riche. Eh bien, de son côté,

Le riche peut voler le pauvre, en vérité.

Il ne s'en doute pas, triste engeance ignorante I

Écoute et songe.

Hier, j'ai touché de ma rente Une sonune, et je tire un firanc de mon gousset. Le voici. Maintenant je denàande à qui c'est. Ce firanc, certe, est à moi le riche, à moi le maître .

Il est à moi si peu, que si, par la fenêtre.

15/i DERNIÈRE GERBE

Je le jette à la mer, je le vole. A qui donc? Aux pauvres.

Oui, quiconque, en notre enfer sans fond, Plein de fièvres, de soifs et de faims innombrables. Perd ce qu'il peut donner, le prend aux misérables. Qui souffre attend, et c'est un droit que le malheur. Le prodigue est voleur et l'avare est voleur. Car avoir, c'est devoir; car celui qui dissipe Ou thésaurise, fait une plaie au principe ; Car, ayant tout, il a commis, entends-tu bien. L'affreux crime d'avoir volé ceux qui n'ont rien.

Terre, dans ta course immense et magnifique, L'Amérique, et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique Se présentent aux feux du Soleil tour à tour; Telles, Tune après Tautre, à l'heure où naît le jour. Quatre filles, l'amour d'une maison prospère, Viennent offrir leur front au baiser de leur père.

L'ENFER

L'expiation rampe au plus profond de l'être.

Qu'est-elle?

Énigme triste et que nul ne pénètre Et qui fait quereller les
sages ténébreux !

Une vapeur qui sort de ce mystère alïeux Filtre lugubrement
à la surface obscure Des dogmes, sur qui plane \zraël ou Mercure
Et que traduit au peuple aveugle qu'il soumet Tantôt Tirésias et
tantôt Mahomet.

Aux vivants efiarés cette vapeur qui monte Révèle vaguement
le lieu d'ombre et de honte. — C'est l'enfer I disent-ils, la peine, le
tourment I Et l'on en voit l'étrange et hideux flamboiement
Trembler au noir sommet des religions sombres.

L'Hadès où les titans râlent sous des décombres, Le Ténare,
eau qui brûle et dont le flot rongeur Jette aux porches de l'ombre
une fauve rougeur, Le Phlégéton, TÉRèbe au funèbre cratère.

Sont les trous monstrueux qu'à travers cette terre L'homme
fait en tremblant du côté de la nuit Et la forme qu'au fond du
gouffre où rien ne luit Sa superstition, sa crainte ou sa démence
Donne aux noirs soupiraux du châtimement immense.

L'antique enfer payen tombe et croule aujourd'hui; 11 est vide
; on ne sait dans quel néant ont fui Ses mânes au long voile et ses
mégères nues; On n'en répare plus les blêmes avenues Et le
prêtre en dédaigne aujourd'hui l'entretien. 11 nous fait mainte-
nant croire à l'enfer chrétien. La foi des hommes s'est par degrés
retirée Du Tartare, où s'éteint l'épouvante sacrée.

Leur mobilité va jusqu'à changer d'enfer ; Leur peur quitte
Pluton — et passe à Lucifer.

Je te dis qu'il travaille et travaille toujours I

Ehl oui, rien qu'en vidant son verre dès Taurore,

Et qu'en le remplissant pour le vider encore,

En riant, en chantant, en narguant tout devoir,

En se laissant rouler sous la table le soir,

Aidé sans le savoir par le destin qu'il raille,

11 construit, sans marteau, sans clous et sans tenaille.

Par un travail certain, infaillible et fatal,

Le brancard qui le doit porter à l'hôpital.

Quoi ! tu doutes de Tâme I Et c'est l'astre qui brille I et c'est
l'aube qui point! Et que verras-tu donc si tu ne la vois point?

L'âme, elle est dans le cri! L'âme, elle est dans le verbe 1

Elle sort de la foule ainsi qu'un lys de l'herbe.

Elle empêche Gaton pensif de se courber.

Quand Danton, formidable et noir, laissait tomber

Ce grondement du haut de la tribune austère :

« La Révolution, ô maîtres de la terre,

despotes, c'est l'heure où le lion a faim. »

Quand Cicéron disait : « Jusques à quand enfin

Abuseras-tu donc de notre patience,

Catilina? » Quand Job sentait sa conscience

162 DKKMÈRK GERBE

' ..1 s'écriait : « Assez!

, vous qui passez ! > ée a mis sa flamme •rabre éclair de Tâme.

L'œuvre humaine est Técho de la chose divine. Astre ou pensée, on sent errer le même mot Du chef-d'œuvre d'en bas au chef-d'œuvre d'en haut. Shakspeare, Dante, Job, Eschyle! vos génies Sont eux-mêmes, devant l'azur, des harmonies ; Ils contemplent le monde et l'ombre et le ciel bleu Et l'être; et ce qu'ils font est leur répUque à Dieu. Us prennent l'idéal dans leurs vastes poursuites. Vois. Dieu fait l'Océan ; l'homme fait Hamlet. Quittes.

L'Inconnu, ce quelque'un qu'on distingue dans Tombre, Prend les poètes, joue avec leur ânae sombre, Emplit leurs yeux profonds de la lueur des soirs. Et donne à deviner à ces œdipes noirs Le bien, le mal, Tenfer, Dieu, l'amour, les désastres. Ce mystérieux sphinx, dont les yeux sont deux astres, Mêlé l'immense énigme au clavier de leurs vers. Les ouvre ou les referme ou les laisse entr' ouverts, Et pose en souriant ses griiFes contractiles Sur le spondée auguste et sur les frais dactyles, De sorte qu'on les sent pleins d'un charme hideux; Et, voyant le problème horrible trop près d'eux, Craignant d'être emportés sur de trop rudes faites, Les poètes ont peur de devenir prophètes.

— L'ame de l'homme est-elle? et vivrons-nous ailleurs, Ceux-ci pour le triomphe et ceuï-là pour les pleurs? L'homme dans le sépulcre est-il sûr de rendre? Une existence après suppose, pour tout être, Quel qu'il soit, atome, astre, une existence avant.

Certes, l'homme n'est pas un nouvel arrivant Émergeant hors de rien sur l'échelle infinie Qui tremble en bas sous l'hydre, eji haut sous le génie. Or, ébaudies, foetus, avortons, embryons.

Si nous avons vécu jadis, nous le saurions ; L'homme se sentirait une âme commencée; Il verrait sa racine au fond de sa pensée ; Son fantôme serait debout derrière lui ; Autrefois d'aujourd'hui serait le point d'appui, Et, dans le passé morne et brumeux qui se ferme, De l'avenir s'ouvrant nous sentirions le germe.

168 DHRMÈHE GERBE

Dans notre souvenir, espèce de forêt,

Dans les secrets avis que tout nous donnerait,

Dans l'haleine de Tâpre et profonde nature.

Partout, nous sentirions cette vague ouverture;

Nous aurions le passé pour répondant, alors

Que l'âme douterait en présence du corps.

Mais non. Vers le passé nul retour ne nous mène.

Pas de fil arraché dans la mémoire humaine.

Puisqu'aucun souvenir au passé ne nous joint.

Nous n'avons pas été ; donc nous ne serons point.

L'&me n'est pas. Ce monde est un champ froid et triste

Où la vie un moment au sépulcre résiste.

Mais elle expire presque à l'instant qu'elle éclôt
Et n'existe pas plus que la forme d'un flot.
Tout ce que le hasard sur notre terre apporte,
Par une porte arrive et fuit par l'autre porte ;
Dn vent sort des berceaux, un vent sort des cercueils ;
Et ce qu'on nomme vie entre ces deux écueils,
Ce qu'on appelle l'âme en ce tourbillon sombre.
Est du néant qui passe entre deux souffles d'ombre. —
Sans que j'eusse parlé, l'Esprit me répondit

— As-tu donc oublié ce qu'ailleurs on t'a dit? L'homme est l'exception. L'homme est un équilibre. L'épreuve âpre, suprême, auguste, où l'on est libre, Où l'on tâte le sort, avec le sombre droit De voir le chemin large et de prendre l'étroit,

Où rien ne semble écrit qu'en obscurs caractères, Où Ton a sous la main, pour choisir, deux mystères : Oui, non, deux ayatars : Tarchange et l'animal ; Deux ténèbres : le bien plein d'angoisse et le mal ; Cette épreuve orageuse, effrayante, diverse, C'est l'homme frissonnant et noir qui la traverse, Indécis, hésitant, grave, attentif, forcé, Ignorant l'avenir, d'ignorer le passé.

Sache-le, toi qui veux pénétrer et connaître,
11 n'est rien qui ne soit exprimé par un être.
Sous peine de ne point exister, rien qui n'ait
Son moi dans cette nuit que l'infini connaît.

Dieu, c'est la vérité; Satan, c'est le mensonge;
L'homme est le doute. Errant, fait d'argile et de songe,
Par quelqu'un qui lui parle en secret retenu,
11 donne les deux mains dans l'ombre à l'inconnu.
Crépuscule, il s'en va, selon qu'il s'oriente.
Vers la brume farouche ou l'aube souriante.
Et, matin, monte au jour, ou, soir, tombe à la nuit.
Sa conscience en haut comme en bas le conduit.
Jonction d'un mystère et de l'autre, soudure
De ce qui passe avec ce qui persiste et dure,
Point d'intersection de deux obscurités.
L'homme a deux yeux que l'ombre ouvre à deux cécités.
Pensif, ayant le monde entier pour conjecture.
Soupçonnant dans l'instinct brutal la forfaiture.
Le mal sous les plaisirs, le bien sous les ennuis.
L'homme est le double aveugle à tâtons dans deux nuits.
La tombe et le berceau, lugubres, font silence ;
Au fond de sa pensée il porte une balance.
Triste oscillation de calculs, de desseins,
D'appétits, de désirs généreux ou malsains.

De maux, de voluptés, de rêves, d'apparences;
Et dans les deux bassins pèsent deux ignorances :
Ce qu'il était hier, ce qu'il sera demain.
Cette égalité d'ombre est tout Tesprit humain :
— Qu'ai-je été? — Que serai-je? — Il sonde, il fouille; il pèae.
Tremblant, une hypothèse avec l'autre hypothèse ;
Il y joint la science et le raisonnement,
xMais c'est de la fumée et du rêve. Et comment
Faire entrer dans l'espace et la forme et le nombre
Cet hier, ce demain de l'éternité sombre.
Se liant, dans le gouffre où l'œil s'enfonce en vain,
A des hiers sans borne, à des demains sans fin !
Un abîme en avant, un abîme en arrière.
De là l'anxiété, les veilles, la prière,
Et l'auscultation perpétuelle en soi
De la conscience, humble et souveraine loi.
Voix basse qui traduit sans cesse la voix haute;
De là l'attention, la crainte de la faute,
Le travail, la vertu, l'effort toujours debout.
Or, une certitude, homme, troublerait tout.

Tombant du haut des cieux que l'éternité voile. Dans ces plateaux de nuit avec un poids d'étoile. Pour que l'homme, en ce monde où Jésus seul voyait. Soit le grand frémissant et le grand inquiet,

Pour que Tépreuve soit Tépreuve, et qu'il demeure L'être mixte qui cherche en attendant qu'il meure, 11 faut que les plateaux gardent leur pesanteur Et restent dans son âme à la même hauteur; L'un ne peut s'élever sans que l'autre ne sombre ; L'ombre de ce qui fiit fait contrepoids à l'ombre De ce qui germe encore et de ce qui sera, Suis-je? est le premier mot que l'homme soupira.

Le monde est le cadran étemel ; l'homme est l'heure.

Il tient, dans l'orbe étroit et borné qu'il effleure,

A l'instant qui surgit, comme à l'instant qui part;

Il les touche et les sent; mais il existe à part.

Ces deux instants vers qui se tournent ses envies,

Ces deux vagues moments, sont ses deux autres vies,

Celle dont il naquit, et celle que son œil

Voit luire ou flamboyer aux fentes du cercueil.

Il ne sait pas si l'ombre est propice ou fatale,

Ni ce que jetteraient d'horreur à son front pâle,

Ou de ravissement à son œil ébloui,

S'il les apercevait, ces deux formes de lui.

Que sont-elles? problème! énigme! Il n'en devine.
Méchant, que ce qu'il faut pour la crainte divine,
Et, bon, pour l'espérance ; il ne connaît du sort
Que la crèche où l'on entre et la tombe où l'on sort.
A peine, dans la brume où flottent les mémoires,
Distingue-t-il le bruit que les deux heures noires,
Celle qui le précède et celle qui le suit.
Font sur son front obscur dans l'éternelle nuit,
Voix d'avenir qui chante ou de passé qui pleure.
Si l'homme pénétrait sa vie antérieure,
La Tuture serait transparente; il verrait,
A travers un secret connu, l'autre secret;
Son regard atteindrait de sa sphère à la nôtre,
Et, perçant une nuit, il pourrait percer l'autre.
Il ne serait plus l'homme, il ne douterait plus.
Qu'est-ce que l'océan sans flux et sans reflux?
Qu'est-ce que l'aiglon sans nord et sans aurore?
L'homme en lui sentirait l'ange ou la bête éclore ;
Il ferait de la mort l'ouvrage redouté ;
L'équilibre rompu romprait l'humanité;

Plus de motif de vivre et plus de raison d'être ;

L'homme ne serait plus l'ombre où le jour peut naître ;

11 ne serait plus l'être oscillant du milieu;

Et, selon qu'il tendrait vers l'azur plein de Dieu

Ou vers le mal, égout de Satan qui s'y vautre,

11 s'évanouirait dans un gouffre ou dans l'autre. —

— Hé bien, criai-je, esprit! où serait le malheur? L'homme, ce marcheur las et ce vain travailleur, Cet à peu près de monstre et cet à peu près d'ange, Ce passant qui sans cesse hésite, flotte, change, Et qui, mauvais témoin de sa propre douleur, A besoin de la mort pour devenir meilleur, Ce lugubre inconnu, peut-être ce coupable, Ce faux roi de la terre, imbécile, incapable De parler, dans l'auguste et sauvage concert. Assez haut pour donner des ordres au désert.

Cette larve à côté du lion étrangère,

Cette bouche qui ment, ce ventre qui digère,

Ce faiseur d'un limon plus vil que le limon,

Ce méchant qui se tord pour atteindre au démon,

Qui se croit le complice et n'est que le malade,

Ce nain dont l'infini dédaigne l'escalade,

Ce misérable esprit dont la chair est l'attirait.

Cet orgueil, ce sanglot, quand il disparaîtrait? —

L'Esprit me regarda fixement :

— Es-tu juge?

Portes-tu le tonnerre et tiens-tu le déluge?

Tais-toi! Regarde et pense. 11 faut que Thomme soit. Songeur, bien au delà de votre monde étroit, Dans des globes flottant au fond des étendues, Des races comme vous sont partout répandues.

Pour qu'aucun échelon ne manque à l'infini.

Que l'azur divin reste aux ténèbres uni.

Que la transition des gouffres soit possible, 11 faut que l'homme soit; car, dans l'inaccessible. Entre l'être d'en bas et les êtres des deux.

Les humanités sont des ponts mystérieux.

LE GRAND ÊTRE

Insondable, immuable, éternel, absolu; Face de vision ; être qui toujours crée ; Centre; rayonnement d'épouvante sacrée; Toute-puissance ayant des devoirs et des lois; Présence sans figure et sans borne et sans voix ; Seul; pour prunelle ayant Timmensité sereine, Regardant du même œil ce qu'un puceron traîne^ Ce que dévore un ver, ce qu'un ciron construit Et le fourmillement des soleils dans la nuit ; Volonté, d'où le monde en jets vivants s'élance, Qui pour matériaux a la nuit, le silence.

Le vide, le néant, rien ; et pour canevas L'infini reflétant de
vagues Jéhovahs ;

176 DKRMfeRE GERBE

Pensée aboutissant, lumineuse, aux prodiges;

Moi gouffre où tous les moi tombent, pris de vertiges ;

Essence inexprimable en qui tout se confond;

Tourbillonnement d'ombre et de lueur, au fond

D'on ne sait quoi de grand, de splendide et de sombre ;

Espèce de forêt de facultés sans nombre ;

IL est là, formidable, unique, illimité.

Stupéfiant les cieux de son énormité.

Et, sous le porche immense et brumeux de Tabîme,

Au degré le plus noir du chaos, sur la cime,

Tous les êtres créés, en haut, en bas, partout.

Astres, globes, édens, enfers dont le flot bout,

Les rochers, les volcans, les monts, les mers houleuses,

Les âmes, les esprits, les foules nébuleuses,

La bête dans les bois, Tange dans Téthér bleu,

Se courbent effarés devant Thorreur de Dieu.

LA CITÉ DÉCRÉPITE

Dans cette yille où rien ne vit et ne palpite,
Comme dans une femme aujourd'hui décrépité,
On sent que quelque chose, hélas I a disparu.
Les maisons ont un air fâché, rogue et bourru ;
Les fenêtrSj'luisant d'un luisant de limace,
Semblent cligner des yeux et vous font la grimace,
Et de chaque escalier et de chaque pignon
Il sort je ne sais quoi de triste et de grognon.
Des portes à claveaux du temps de Louis seize,
Des bonshommes de pierre avec pourpoint et fraise,
Des cours avec arceaux en anses de panier.
Force carreaux cassés, maint immonde grenier,
Des tours, dejgrands toits bleus sur des façades rouges,
Ce serait des palais si ce n'était des bouges,
Voilà ce qu'on rencontre à chaque pas ; et puis

178 DERNIÈRE GERBK

D affreux enfants tout nus jouant au bord des puits. Quelques arbres malsains, tout couverts de verrues, Percent le long des murs le pavé dans les rues. Les écriteaux sont peints d'un gothique alphabet ; Les poteaux à lanterne ont un air de gibet; Toits

aigus, vastes murs, clochetons, girouettes, Font sur le ciel brumeux de mornes silhouettes. C'est surtout effrayant et lugubre le soir.

Le jour, les habitants sont rares ; on croit voir Partout le même vieux avec la même vieille.

Dans ces taudis vitrés en verres de bouteille, Dans ces trous où jamais le soleil n'arriva, On entend bougonner le siècle qui s'en va.

LA SALLE ABANDONNEE

En tâtonnant le sol du bout de mon bâton, J'entrai.

Tout était noir ; à peine pouvaitron Distinguer, à travers les ombres étouffantes, Le jour qui des volets rayait les blêmes fentes. Tout sembla s'éveiller quand la porte bâilla. Nul depuis soixante ans n'avait pénétré là.

Les meubles de santal, de citronnier, d'érable.

Dormaient sous la poussière épaisse et vénérable ;

Les miroirs détamés semblaient, sur les dressoirs,

Des morceaux de ciels blancs tout piqués de trous noirs.

Et me multipliaient en faces fantastiques

A travers des essaims d'immobiles moustiques ;

Au tremblement d'un pas dans cette ombre perdu, Le lustre, avec un bruit de squelette pendu, Au-dessus de ma tête entrechoquait ses prismes ; Les vieux gonds de la porte avaient des rhumatismes ; Les lampas décloués, aux angles du plafond, ' S'éploraient et flottaient tels que les vers les font ; Les murs étaient tendus de toiles d'araignées ; Les portraits noirs avaient des mines indignées ; Tous les objets tremblaient dans un vague rayon Et prenaient par degrés un air de vision, Conune si Ton eût vu bouger et parler presque Des personnages peints sur quelque sombre firesque.

Une espèce de vieux, en habit d'Apollon, Trônait, encadré d'or, au milieu du salon ; C'était Louis, portant Tauréole qu'agrafe Au front de tout César tout historiographe, Peint à l'âge où, prenant l'ennui pour compagnon. Le grand roi, devenu Monsieur de Main tenon.

Gagnant de la perruque et perdant du panache. Étant encor soleil, était déjà ganache.

Toute la salle avait gardé ce dernier pli,

Lugubre et froid, que fait en s'en allant l'oubU.

La cheminée était conmie un tas de décombres ;

On ne sait quelle horreur sortait des fauteuils sombres

Où des spectres semblaient avoir passé la nuit.

Au fond de ce silence on entendait un bruit

LA SALLE ABANDONNÉE

Faible comme le pas des larves sur les cendres. Des médaillons
de dieux, d'Hercules, d'Alexandres, Lusaient parmi des sphinx
étrangement groupés ; Sculptée au dossier d'or des larges canapés,
Cléopâtre montrait dans leur rondeur princière Des seins
que modelait mollement la poussière ; Et sur la devanture in-
forme des bahuts Tityrus devisait avec Mélébœus.

J'eus peur et je sentis comme une sombre lutte ; Car ces
vieilles splendeurs étonnent dans leur chute, Les figures de
l'ombre ont de sinistres yeux, La ruine est terrible, et les mornes
aïeux Semblent jeter des cris avec leurs pâles bouches Dans le dé-
labrement de leurs luxes farouches.

râ ■

TIIRASÉAS AU SÉNAT

Quand ce banni, jadis perdu dans les brouillards

Et dans les flots, parut parmi ces durs vieillards,

Ils frémirent, ainsi que Therbe au pied de Tarbre*

Son souffle fat terrible et les fit tous de marbre ;

Il les pétrifia rien qu'en passant sur eux.

Ces hommes, qu'emplissait le passé ténébreux

Et dont plusieurs étaient courbés sous de vieux crimes^

Gardèrent l'attitude obscure des abtmes,

Et pâles, se sentant saisis par ce regard,

N'osèrent même plus lever leur front hagard.

Leur immobilité faite de violence

Se taisait. Et, tragique, accablant leur silence

Du sombre et formidable orage de sa voix,

11 semblait, au milieu de ces faiseurs de lois

iU DERNIÈRE GERBE

Plus aveugles encore, hélas I que sanguinaires,

Une apparition secouant des tonnerres.

Tel surgirait, dans Tombre où, sans geste et sans bruit,

Les larves du néant, les formes de la nuit,

Sont assises de brume et de rêve vêtues,

Un spectre qui viendrait parler à des statues.

23 mai 1876.

Je racontais un conte A quatre ou cinq marmots, auditoire choisi, Et j'en étais, je crois, à l'endroit que voici : ((... Dans un instant où Dieu tournait le dos, le diable Se glissa sans rien dire et d'un air amiable, ((Ce qu'il fait très souvent, derrière le bon Dieu ; « Il coupa dans le ciel un morceau de drap bleu, « Et, pour cacher le trou, mit dessus un nuage... » Jeanne m'interrompit. — Allons, Jeanne, sois sage. Dit George, intéressé par le diable et par Dieu; Nous écoutons, tais-toi. — Jeanne s'en troubla peu. Levant vers moi son doux regard qui fait ma joie : — Je croyais que le ciel, dit-elle, était en soie.

A DES BAIGNEUSES

femmes, la pudeur, c'est la honte sacrée.

Le lieu sombre et divin qui rayonne et qui crée,
Cette chair sous laquelle on aperçoit Tesprit,
Le Tentre qui féconde et le sein qui nourrit.
Sont des mystères pleins d'épouvante et de charme.
C'est pourquoi votre œil roule une céleste larme ;
C'est pourquoi vous cherchez, loin des pas et des voix,
baigneuses, l'abri silencieux des bois.
La nature sauvage et profonde vous couvre.
Votre robe inquiète en tressaillant s'entr'ouvre,
Puis tombe, et vous avez, le dernier voile ôté.
Peur de votre lumière et de votre beauté.

188 DERNIÈRE GERBE

Si quelqu'un me voyait ! dit la nymphe ingénue.
Comme c'est effrayant d'être une aurore nue !
Et vous avez raison, belles, de vous cacher.
Vos corps exquis, plus frais que la fleur du pêcher,
Frémiraient du regard d'un passant, faune infâme
Qui cherche la matière au lieu de chercher l'âme.

A toute belle chose il faut un vêtement.

L'œil de l'homme toujours guette en quoi se dément

La beauté, la vertu, le génie, et s'attache,

Sinistre, à la splendeur pour y trouver la tache.

Toute clarté, fuyant l'offense de nos yeux.

S'enveloppe d'un pli chaste et mystérieux,

Et l'on se sent farouche alors qu'on est suprême ;

Et voilà pourquoi Dieu, sachant que l'astre même

A sa pudeur, et veut un voile auguste et pur,

Met sur la nudité des étoiles l'azur.

15 juillet 1876.

Ne vous figurez pas, ténèbres, que je tremble Parce que vous venez le soir murer les deux ; J'entends des voix parler tout bas dans Tombre ensemble Et je sens des regards sur moi sans voir des yeux ;

Vous êtes malgré vous de rayons traversées; L'espérance est mêlée à vos blêmes eflrois ; Vous ne nous troublez point sous vos ailes dressées Pas plus que les corbeaux n'ébranlent les beffrois.

ténèbres, le ciel est une sombre enceinte Dont vous fermez la porte, oui, mais Tàme a la clé! Et la nuit se partage, étant sinistre et sainte, Entre Iblis, l'ange noir, et Christ, l'homme étoile.

23 novembre 1876.

A ce point de la vie où je suis arrivé,
L'insulte offense peu ; cette chose qu'on nomme
Le laurier d'un poète ou la gloire d'un homme
Dépend de l'avenir, non des contemporains.
Les louanges, ayant les affronts pour refrains,
Sont trop près d'un tombeau pour y faire grand'chose.
Et désormais ce bruit, injure, apothéose,
Doit par le penseur calme et grave, être écouté
Dans les lointaines voix de la postérité ;
Car l'avenir seul dit le mot superbe ou sombre
Qui détrône une idole ou fait un dieu d'une ombre.
Lyrnessi domus alta, solo laurente sepulcrum
Siège de Paris. Décembre 1870.

Livrée à tous les vents qui descendent du pôle, Mon ile est au
milieu de la mer, et la Gaule

S'y fait chêne et granit ; Elle est la grande roche altièrre et com-
battante. Et le tonnerre y vient comme un roi dans sa tente.

Gomme un aigle à son nid.

Jeté là par Texil, mon vieil ami sévère, Regardant Téclair luire
aux cieux que je révère

Gomme un âpre ataghan.

J'ai souvent fait ce rêve : avoir ma sépulture Dans cette formidable et farouche nature ;

Dormir dans l'ouragan.

idU DEHNIÈRË GERBE

Mais aujourd'hui qu'un souffle inconnu me rapporte Dans ce Paris qui voit la bataille h sa porte

Et qui se tient debout, Dans ce Paris où tout frémit, où rien ne tremble, Qui s'emplit d'une pourpre immense et qui ressemble

A l'urne où l'airain bout.

Je voudrais bien mourir sur ces remparts célèbres, Afin qu'un jour je puisse, à travers les ténèbres.

Murmurer : « guerriers!

— J'ai ma haute maison où s'abat la colombe.

Où vient l'aigle, au pays des chênes, et ma tombe

Au pays des lauriers. »

ÉCRIT SUR l'omoplate d'uN SQUELETTE

Squelette! réponds-moi, qu'as-tu fait de ton âme? Flambeau, qu'as-tu fait de ta flamme?

Cage déserte, qu'as-tu fait De ton bel oiseau qui chantait?

Volcan, qu as-tu fait de ta lave?

Qu as-tu fait de ton mdtre, esclave?

Un cœur peut, comme un monde, avoir eu son désastre ;
Alors, dans le passé, sans trouble et sans frayeur, Le pâle souve-
nir creuse, âpre fossoyeur ; De la fosse qu'il rouvre il fait sortir un
astre.

198 DKHNlfeRE GERBK

Voici que le matin, dont l'haleine est remplie De brises qu'il
répand sur la forêt qui plie, Enfant vêtu de pourpre au sourire
immortel.

Sur les étoiles d'or, flambeaux du grand autel, Se hâte de sou-
fler, comme un jeune lévite Qui les éteint, de peur de les user
trop vite.

Forêt Noir©.

Le jeune chevrier rit dans les monts antiques; Et, traînant
deux à deux des chariots rustiques, Des bœufs inégaux vont sous
les grands sapins verts, Tristes d'être accouplés la tête de travers.

Une pelouse drue avec des arbres bas, Un gros clocher de
pierre au milieu du feuillage. Des toits à fleur de champ laissant
voir des grabats, Des mares, du fumier, des coqs : c'est le village.

Une fleur en prison chez soi, quelle folie !

Le pot est bien plus laid que la fleur n'est jolie.

VÉNUS

Dieu, soyez béni pour cette belle étoile

Le beau soleil couchant, dans la nue élargi, Semble un grand
bouclier dans la forge rougi. Et des mêmes rayons dore au coin
du bois sombre Le poète qui chasse à la rime dans Tombre Et le
voleur pensif qui rêve au nœud coulant. Les charrettes de foin,
dans les chemins roulant. Laissent leurs cheveux verts et flot-
tants, à poignées, Aux branches qui les ont au passage peignées.

Pied à pied, front sur front, et les rangs dans les rangs,

Sourds, furieux, pressés, Tun à Tautre adhérents

Comme la hache au bloc de chêne qu'elle entaille.

Les régiments épais se heurtent ; la bataille

Hurle, et d'égorgements le glaive se repaît ;

On jette aux flots les morts du haut du parapet ;

Et, tandis que le fleuve écume, et que la plaine,

Livrée aux chocs sanglants, s'emplit d'une âpre haleine.

Au centre du combat, sur le ciel clair du soir.

On voit dans la mêlée un cavalier tout noir

Qui sonne du clairon sur un pont couvert d'hommes.

Dans l'église de .

L'orgue commence, voix profonde!

Un éclair d'harmonie éclate et disparaît.

Puis, comme en la mêlée et comme en la forêt.

Le bruit monte, tremble, s'écroule.

Et se redresse ainsi qu'un combattant debout, Et, comme dans
une urne embrasée où l'eau bout,

Les sombres voix croissent en foule.

Il semble qu'on ne sait quel attendrissement, Devant la terre,
champ de bataille fumant.

Où tant de douleurs se lamentent.

Ait saisi tout à coup Tairain farouche et froid, Et qu'il veuille
apaiser l'âme humaine, et l'on croit

Entendre des canons qui chantent.

Thérèse, votre amour montait aux cieux; le mien Brûlait mes
os. Était-ce un mal? était-ce un bien? Sur de telles amours, — on
ne peut s'y soustraire, — La même cause amène un double effet
contraire : Nos deux cœurs sont changés! hélas! je me sou mets.
Vous n'aimez plus, et moi, j'aime plus que jamais. C'est fini. Nous
brûlions différemment, Thérèse ; Le souffle éteint la flamme et
ranime la braise.

On cite de mémoire, on rit, on s'embarrasse, On se défie à qui
sait le mieux son Horace, On parie, et, chacun à son tour, nous
disons Un des six premiers vers de l'Épître aux Pisons.

202 DKRMkRK GKRBE

Vous me trouvez monotone Avec mes quatrains, vraiment!

A mon tour si je m'étonne, C'est de votre étonnement.

Sans que rien les puisse abattre, Pour aller vous supplier, Mes
vers toujours quatre à quatre Monteront votre escalier.

A UN CRITIQUE

Un aveugle a le tact très fin, très net, très clair;

Autant que le renard des bois, il a le flair ;

Autant que le chamois des monts, il a Touïe ;

Sa sensibilité, rare, exquise, inouïe.

Du moindre vent coulis lui fait un coup de poing;

Son oreille est subtile et délicate au point

Que lorsqu'un oiseau chante, il croit qu'un taureau beugle.

Quel flair! quel tact! quel goût! —Oui, mais il est aveugle.

Que de religions profondément creusées Pour t'enfouir, rayon
que cherchent nos pensées ! Je veux te voir au fond de l'ombre, je
ne puis ; Dieu fit la vérité, mais l'homme a fait le puits.

Idéal art, science, mystère!

souffle de Delphe ou d'Endor, Courbe-toi, poésie austère, Sous
la royauté du sac d'or.

L'intérêt te fouette attelée A sa charrette, ô muse ailée!

Il rit de toi, le ventre plein ; Il te broie en ses mains félonnes,
Et du disque de tes colonnes Fait la meule de son moulin.

Vent du soir! dont le vol nous courbe tous ensemble, Respecte
le blé d'or plein des rayons du jour, Respecte tous les cœurs où
quelque flamme tremble, Mais jette où tu voudras, emporte où
bon te semble La paille sans épi, la femme sans amour!

20/i DERNIÈRE GERBE

Un jour, pensif, tourné vers l'obscur horizon, Debout, parlant du haut de la colline verte A tout un peuple ému près d'une fosse ouverte, J'ai dit : — La mort n'a rien dont tremble la raison. Les sages n'ont pas peur des ombres éternelles. Ils savent que le corps y trouve une prison.

Mais que l'âme y trouve des ailes!

mes petits-enfants, ayez pitié des autres.

Anges là-haut, soyez en bas d'humbles apôtres, Plaignez tous ces pieds nus meurtris aux durs pavés. Georges, Jeanne, donnez tout ce que vous avez.

Être frère aux souffrants, être père aux petits.

Riche, donne ton bien ; pauvre, donne ton cœur.

De qui donne sa vie et son or aux plaisirs,

Aux femmes, aux chevaux, au jeu, Taumône est rare

Un prodigue toujours est doublé d'un avare.

Je ne suis pas un saint, je tâche d'être un juste.

En riant de la chair dans la chanson obscène, L'âme est comme un forçat qui joue avec sa chaîne.

L'œil qui ne pleure pas laisse le cœur saigner.

La douleur se mesure à la grandeur du cœur.

L'enfant ne meurt qu'une fois, mais le père!

11 mourra tous les jours jusqu'à ce qu'on l'enterre.

Le premier serviteur du père, c'est le fils.

L'esclave prosterné s'avilit et m'éclaire.

Quelquefois on échoue où l'on croit débarquer.

Qui change en y perdant change par conscience.

Tel imbécile prend le dégoût pour le goût.

La vie est un remords quand elle est inutile.

Ma destinée étant de mourir en exil.

Je me suis arrangé sous un rocher farouche |

Mon tombeau. Comme on fait son sépulcre, on se couche. r|

Le penseur solitaire au désert est pareil ; Sombre malgré l'espace et malgré le soleil.

Dieu, qui créa la nuit, ne peut punir Terreur. Toi qui t'es seulement trompé, sois sans terreur. L'honneur un jour contre lui, dans ces ombres si hautes, ^l'aura pas ses erreurs, mais il aura ses fautes.

On distingue, malgré son mystère et ses voiles, Dieu par la claire-voie immense des étoiles.

Tous les hommes sont THonneur, et tous les dieux c'est Dieu.

itRÈ GERBE

nts voisinages î

ange avec les années.

le vers qu'il chante au ciel.

•né d'une dentelle.

SCÈNES & DIALOGUES

PREMIÈRES NOTES

A. Madrid. Une me des faubourgs.

DON CESAR

Dans ce qui fut ma poche et ce qui n'est qu'un trou, Pas le moindre liard se heurtant contre un sou ! Votre bruit, ô sequins, vaut le luth et le cistre ; Une position entre toutes sinistre

* En 1839, Tannée qui suivit la représentation de Ruy Bkn, Victor Hugo avait eu l'idée d'écrire une comédie sous ce titre : Une avbntobi db Don C^a».

Il n*en a labsé que ces quelques fragments.

*a dans ses haillons,) à vos gais carillons.

ant magnifiquement vêtu, rapide et inquiet, fronte ses haillons avec la splendeur da .e passant de son cdté le regarde. Toat à

LSSANT.

— Changeons d'habits.

AR, stupéfait.

.SSANT.

tu me vendre ce costume?

regardant ses loques.

ISSANT.

montrant sa veste.

•urpoint est posthume.

I est mort.

t sa cape.

U hideux me mord, itre voh* les astres.

UNE AVENTURE DE DON CÉSAR 2i3

LE PASSANT

Et combien en veux-tu de piastres? dis!

DON CESAR

Des piastres

Par-dessus le marché!

Consentement ahuri et joyeux. — Le passant te met i déshabiller fiévreusement don César.

DON CESAR

Prenez garde 1 Vous dévoilez, aux yeux du peuple épouvanté
Et malgré ma pudeur en pleurs, ma nudité.

Tons deux te déshabillent, puis se rhabillent. César est un seigneur et le passant

un gueux.

DON CÉSAR considérant le passant en guenilles.

Quelle mine effroyable j'avais!

Le passant disparaît. Don César fait quelques pas, se carrant dans ses beaux habits. Surrient une escouade d'alguazils, qui l'entoure.

LES ALGUAZILS

Ah! le voilà! C'est lui! — Repincé I — Suis-nous, chien!

21/ï DERMÈRE GERBE

DON CESAR

Messieurs, c'est une erreur; mais c'est une aventure. Je raccepte.

Le ^Dtilbomine qui a changé d'habit! a^ec Don Cétar était nn condamné i mort évadé de la Capilla la veille de son eiécntion.

Don César a beau nier, on l'emprisonne.

Une belle fille lui offre sa main, riche, noble, etc. — Bblonissement de Don Céiar. Tout s'explique. La belle fille veut ce mari afin d'être veuve, état charmant. Un gentilhomme qu'on va pendre lui convient.

GOLBORNOS

DON CESAR

Né du choc d'une gueuse avec un capitaine,^ Drapé depuis vingt ans d'un torchon de futaine Dont lui-même jamais n'a connu la couleur, Académicien, espion et voleur, L'honneur de THélicon, Golbornos, cuistre illustre, Avec son dos en voûte et sa jambe en balustre, Épouvante Madrid de son accoutrement.

Une truie eût choisi ce penseur pour amant. On admire, parmi nos gens couverts de teignes. Son pourpoint plus troué qu'une poêle à châtaignes.

grave et fier comme un consul romain, ce bétail qui paît le corps humain ec ce fat qui vola TAMérique ; i personnage étrange et chimérique.

1 péage, en son instinct profond, le âpre montée ou sur quelque vieux pont ; ! soir, à Theure où vont passer les coches ! voyageurs et chargés de sacoches, dans un bois sur des touffes de fleurs, ensif, les pieds sur terre, l'âme ailleurs, ; le soleil des hêtres se retire libœus va souper chez Tityre, î les troupes rentrent par les ravins hante Bacchus chez les marchands de vins, it sur la route errer ses yeux obliques, 1 bruit flatteur des voitures publiques, le au poing, écoute ce duo t dit clic-clac et le cocher hu ho, nt son fusil de l'air le plus honnête, crie aux gens : Messieurs, c'est tant par tête I

GOULATROMBA

11 est assis sur on banc, rêvant avec mélancolie. Qolbomos loi frappe sur l'épaule

GOLBORNOS.

Que fais-tu là?

GOULATROMBA.

Je suis Un être qui médite au sein profond des nuits. Je m[^]amointris, mon cher! je songe à mes désastres. Ami, je sens s'user mes habits sous les astres, Ma peau sous mes habits, mon âme sous ma peau ; Mon chapeau sur mon iront, mon front sous mon chapeau S'usent. A chaque instant notre moi meurt et tombe. La yie à petit bruit nous râpe dans la tombe.

GOULATROMBA l'asseyant au coin de la cheminée de l'hôtellerie.

Particularité de cette vie humaine :

Dès Taube on marche, on rôde, on flâne, on se promène,

On s'éreinte, et le soir, assis sur un vieux banc,

On aime à s'élargir devant un feu flambant.

chenainée! Ici chante la lèche-frite;

Ici, par le goulot trop étroit qui m'irrite,

Le vin coule à plein verre et rit frais et vermeil ;

Ici brille, nimbé d'un rayon de soleil,

Le beau cuisinier rose orné d'un ventre énorme ;

Ici, dans un brasier fait d'une moitié d'orme.

Un vieux blason rougit sur la plaque de fer ;

Ici, noire machine, et ployant sous la chair

Comme ploie en octobre un pommier sous les pommes,

RNIÈRE GERBE

1 jour le chien, ami des hommes iix, de viandes encombré,
3uge et du pluvier doré it hier encor sur la roche, ;s grince le
tournebroche !

GOULATROMBA. — LE DUC

Une rae désârte.

Entre le dac, vieux et cassé, suivi de deux robustes laquais. Il
aperçoit Qoulatromba.

LE DUC

Ah! c'est toi, drôle?

Aux laquais.

Holà, vous autres I

Il s'avance, menaçant, sur Ooulatromba.

Tu vas (lire Tout ce que tu sais, toi I

GOLLATROMBA.

Duc, je vous veux du bien.

La violence est laide et c'est un sot moyen.

222 DERNlkRK GERBE

Nous allons voir!

GOI LATROMBA.

Tenez, Tautre jour, vous triplâtes Les coups sur mon échine et sur mes omoplates, Vous me fîtes rosser, de la nuque aux talons, Par six laquais taillés comme des Apollons.

Eh bien, ai-je parlé? Nullement. Vous n'obtîntes De moi que des mots froids, confus, des demi-teintes. De révélations, point. Des faits mal liés; Fort peu de jour enfin sur ce que vous vouliez. Laissons le bâton, fi! Parlons en gentilshommes. Honorons, vous et moi, les maisons dont nous sommes. Duc, je vais vous donner des avis obligeants. Pour faire comme il sied jaser d'honnêtes gens. Rien n'est tel qu'un écu. L'écu qui sonne et brille Fait qu'un bègue bavarde et qu'un poisson babille. Et donne une subite éloquence aux muets.

On obtient : je vous aime, au lieu de : je vous hais. Pour un écu. Devant l'écu doré sur tranche.

Une cruche salue, une cruche se penche Et verse mollement tout ce qu'elle contient.

Vous êtes dans la nuit; un noir souci vous tient; Vous allez à tâtons au hasard sur la route ; Duc, voulez-vous voir clair où vous ne voyez goutte? Faites luire à mes yeux, acceptant mon conseil, tn écu, je vous fais resplendir le soleil!

Je sais tout, je dis tout, vous saurez tout!

LE Dt C 9 fouillant dans sa poche et loi donnant on écu.

Tiens, drôle!

GOULATROMBA, prenant l'écu.

Un seul?

LE DTC.

En voilà deux.

GOULATROMBA.

Rien que deux?

LE DUC

Çà, Tépaule Te démange. Tu veux des coups?

GOULATROMBA.

Non.

LE DUC

Voyons, dis.

En voici trois. Es-tu content?

GOULATROMBA,

J'en voudrais dix.

Je serais plus content.

LE DUC

Dix écus, misérable!

"1ÈRE GERBE LATROMBA.

récit admirable, ^yennant dix écus,

Hercule chez Cacus, ins son puits se cache, ux, je la prends, je
l'arrache, lue à vos yeux,

ainsi que Taube aux cieux!

énonce, indique, expose, e, et vous savez la chose !

LE DUC

i comme cela!

lOMBA , à voix basie.

mmes qui sont là.

lustre et magnifique,

e devant eux j'explique... —

i, mais ce serait mieux dit.

in tigne aux valets, qui l'éloignent.

D gros bAton noaeux caché derrière one borne.

) U G , appelant.

aide! à moi!... — Bandit!

GOULATROMBA.

Ils sont loin! —

Avec douc«ur.

Je vous aime ainsi qu'une maîtresse ; Lorsque je songe à vous,
je pleure de tendresse, mon prince, ô seigneur bienfaisant et se-

rein! Vous ne voudriez pas me faire le chagrin De vous rompre
les os pour cette maigre somme!

Jouant avec son bâton.

11 me faut cent écus! Sinon, je vous assomme!

MAGLIA*

MAGLIA.

Pardieu! depuis trente ans je feuillette et tourmente

D'une nocturne main les exemplaires grecs;

J'apprends par cœur les grands, je relis les corrects,

Je les fouille et les pille et prends note sur note ;

Je vide en mon esprit les poches d'Aristote ;

Au bois du Pinde, où j'erre armé d'un gros bâton,

J'ai retourné vingt fois le gousset de Platon ;

Je fréquente Solon, Cratès et Pythagore;

Je vais souvent la nuit cueillir la mandragore

* Maglia, autre personnage de fantaisie, avec lequel Victor Hugo voulait aussi faire une comédie, et dont le nom se retrouve sur de nombreux feuillets des manuscrits.

ERNIÈRE GERBE

d le voleur endormi;

artout, j'ai trouvé, mon ami,

de toutes les sagesse :
omble de ses largesse,
îs prés, les vallons, les ruisseaux,
oir et le chant des oiseaux;
les rhéteurs du Portique,
est que le domestique,
ie trous à son manteau,
t à côté d'Alecto,
imière et le front dans les nues;
les muses toutes nues; r, et le juste, et Theureux,
c'est un homme amoureux!
aiAGT.ÎA.

La vie, ô gentilhomme, est une comédie Étrange, amère, gaie,
effroyable, hardie.

Taillée au vieux patron des pièces du vieux temps, Avec des
spadassins, avec des capitans.

La morale en est sombre et cependant fort saine. Tout s'y
tient. La vertu, dès la première scène, Tombe dans une trappe, et
la richesse en sort ; Chacun pousse son cri pour se plaindre du
sort. Le savant brait, le roi rugit, le manant beugle ; Le mariage
est borgne et l'amour est aveugle, La justice est boiteuse et l'hon-
neur est manchot ; L'enfer, dont on voit luire en un coin le ré-

chaud Qui jette au front du riche un reflet écarlate, De toutes les
vertus a fait des culs-de-jatte ;

, lamoureux un duo ;

ie — enrage, crie : « Oh ! oh !

rien prend des ah^ effroyables ; sont autant de diables, nt,
tantôt pompeux.

pièce, si tu peux;

)ur scène, et pour parterre

i la fin du mystère, e. — Absurde ! tout est mal !

l'acteur principal, argent. Cris, tapage, ►mmez l'auteur ! à bas
l'ouvrage ! .

it la rampe en feu, dit : « L'auteur, c'est Dieu. »

MAGLIA,

Se marier t.. . C'est mettre en cellule son âme!

Écoute, enfant : le fond de Thomme, c'est la femme.

Pour moi, je dis toujours, lorsque je veux savoir

Si je dois sur le sort d'un homme m'émouvoir,

Je dis toujours avant de plaindre un personnage.

Non : quel fut son destin? mais : quel fut son ménage?

blessés douloureux, 6 chassés, ô proscrits,

vous les grands souffrants dont on entend les cris,

Gigantesques vaincus de l'histoh-e, Encelades
Terrassés au milieu des sombres escalades,
Hommes des fiers combats, hommes des durs trépas,
Je vous déclare heureux et je ne vous plains pas
Si, côte à côte avec vos grands malheurs, vous n'eûtes
La contrariété de toutes les minutes.
Fils, les petits ennuis vous prennent corps à corps.

232 DERNIÈRE GERBE

Fils, pour rabattre des hommes hauts et forts,
Les coups d'épingle font plus que les coups de foudre.
Vois-tu, dans un acide intime se dissoudre,
Avoir toujours le bât qui blesse à quelquelque endroit,
Être en tout rebroussé, n'avoir pas même droit
De geindre et de remplir de plaintes la contrée,
Nulle méchanceté n'étant là démontrée.
Et, pour gâter la vie, avenir et présent,
La contradiction des humeurs suffisant.
Avoir pour vis-à-vis deux yeux fixes mûssades;
Rendre, la patience échappant, les ruades;
Lutter; être bourreau tout en étant martyr;

Quereller, disputer, chamailler ; se sentir

L'âme attelée avec une autre en sens inverse ;

Faire la paire avec une femme diverse;

Toujours rencontrer noir chaque fois qu'on dit blanc.

Voilà le désolant, l'écrasant, l'accablant!

On a beau faire et dire, être sage et robuste,

On a beau se résoudre à vivre comme un buste,

Se dire : — Soyons calme, ayons des angles ronds.

Vivons, tirons-nous-en le mieux que nous pourrons; —

Bien s'aplatir, rentrer sous soi son caractère...

On finit par s'abattre et par tomber à terre.

Saignant, morne, épuisé, vide, éreinté, fourbu.

Je ne sais si Socrate est mort pour avoir bu.

Las des rêves menteurs que le réveil dissipe,

D'un seul coup la ciguë ou lentement Xantippe-

Pré:

A t< Sou Se< Aim S'ec Faii Ado Met Tou

et ce que je ne puis it dans ton jardin un puits, , ou duchesse
ou fermière, la tête la première 1

MAGLIA,

Seraîs-je mécontent? Moi mécontent, non pas!

Parlant à ma personne, ici je me déclare Que je suis jeune, beau, charmant, illustre et rare. Superbe et triomphant dans mes ambitions !

Presque tous les ennuis, les désillusions,

Qui rendent le cœur triste et l'existence blême.

Résultent des aveux qu'on se fait à soi-même.

On se dit : je suis vieux. C'est fini, Ton est vieux;

La patte d'oie éclot en gerbe au coin des yeux,

Et puis les cheveux gris poussent que c'est merveille.

On s'endort en disant : je suis bête! On s'éveille

Stupide. On dit, rêveur et sans savoir pourquoi :

Je crois qu'en général on se moque de moi!

C'est bon, on ne voit plus qu'amis raillant vos fautes,

Que gens pouffant de rire et se tenant les côtes;

Un enfant au maillot vous laisse convaincu

Qu'il s'est gaussé de vous. On croit être cocu?

Votre femme à l'instant vous taille l'uniforme.

On croit être bossu? Gageons qu'un dôme énorme

Vous pousse en moins d'un an au beau milieu du dos.

On se dit un beau soir en tirant ses rideaux :

Je suis malade. On a la fièvre tout de suite.
On dit : je suis dévot! C'est fait, on est jésuite.
On s'écrie un jour : bah! je n'aime plus Suzon,
Ou Margot. On se sent dans le cœur un glaçon,
Et Ton tombe en trois jours dans la mélancolie
D'un chien qui n'aime plus personne et qu'on oublie.
Du froid qu'on croit avoir on est toujours transi.
La force, c'est la foi. Morale de ceci :
L'homme sur cette terre, humble boule aplatie.
Joue avec la Fortune une rude partie ;
Cachons nos cartes. Perte ou gain, tenons-nous bien.
Même avec mauvais jeu, ne convenons de rien.
Rien n'est plus maladroit, dans ce monde de peines.
Que ces consentements aux misères humaines ;
Le mal que nous rêvons nous épie en effet,
Et tout ce qu'on se dit, le diable nous le fait.

BERTHOLD

Cédez-lui. Quant à moi je ne rends pas la ville. Altesse, je n'ai point la manière incivile, Mais expliquons-nous bien et causons

toutefois. Si le hasard, tenant sa balance à faux poids, Met dans les deux plateaux mon honneur et le vôtre,

238 DERNIÈRE GERBE

S'il faut se décider et choisir l'un ou l'autre,

Je vous déclare ici, moi soldat, moi seigneur,

Que je préférerai, madame, mon honneur.

Vous êtes fiancée et vous dites : Mon âme

Appartient à celui dont je serai la femme.

Vous êtes la beauté. Votre honneur, c'est l'amour.

Moi je suis le devoir, muré dans une tour.

L'honneur des femmes, c'est un parfum qui s'envole.

C'est un souffle, un rayon, une frêle corolle

Que le caprice fane en venant s'y poser ;

C'est une fleur qui meurt sous le pli d'un baiser.

On passe, on dit : C'est bien ; elle est déshonorée.

Et l'on rit. Et la femme éclatante, admirée,

Radieuse, superbe, et mise en liberté.

N'en a que plus de joie avec plus de beauté.

Mais, Christ! il n'en est pas ainsi de ce qu'on nomme

De ce mot effrayant et noir, l'honneur d'un homme !

Madame, quand un fils d'une ancienne maison
Souille par quelque fuite ou quelque trahison
Son vieux nom qui faisait les bannières plus blanches,
Quand un chêne s'abat avec toutes ses branches.
Quand un baron s'écroule avec tout son passé,
L'empereur songe, pâle et le sourcil froncé,
Les soldats sous la tente ont de sinistres rêves,
Ce cri : malheur I malheur! sort du fourreau des glaives >
Les donjons sur les monts en parlent mécontents,
Et la chevalerie en retentit longtemps.
Un homme flétri fait une race ternie.
Et tout le vieil éclat n'est plus qu'ignominie.
Le félon sent l'opprobre habiter sous son toit.

LES DEUX HONNEURS

Et, s'il regarde au mur de son manoir, il voit, Spectres que le vent
pousse avec de sourds murmures, Tous ses aïeux pendus aux
clous de leurs armures. A côté de mon nom, qu'est-ce que votre
cœur?

MARGARETHA.

Vous n'avez jamais eu de femme ni de sœur !

GAVOULAGOULE

GAVOULAGOLLE.

Les êtres que j'admire avant tout dans ce monde, _■ i

Ce sont ces affreux gueux qui n'ont rien ici-bas ; 3

Des poches, point d'argent; des bottes, point de bas;

Ce sont ces chenapans, ce sont ces grands artistes

Qui sortent le matin sans un liard, pas tristes.

Et roulent tout le jour, dans Paris vaste et noûp,

Ce problème effrayant : — A sept heures, ce soir.

Entrer chez Flicoteaux conune les autres hommes,

Et jeter ce grand cri : Garçon, bifteck aux pommes!

DÈRMÈRE GERBE

en veuve, et, d'un front solennel, liaisons son mari colonel;
crin-crin dans les Champs-Élysées; grimper un singe à vos croi-
sées monti*e et qui reçoit un sou ; 6de avec l'air d'un vieux fou,
postiche et vous prend votre bourse.

I^rabat, rien, aucune ressource!

lats au choix avec un carafon!

blanc, nohr, Tatroce et le bouffon, t, ils font tout ; ils dé-
pensent prit; dînent; puis recommencent ,ns bruit, sans cris, sans
s'étonner, creux, Sisyphe du dîner!

GATOUL/LGOULE.

iDebout, contemplant avec émotion la bouteille.)

Le pêcheur bas-breton tout mouillé par la mer Séchant ses
durs habits devant un feu de landes, L académicien sous quatre
houppelandes, Un écolier qui voit Goton mettre ses bas, Barab-
bas quand le mob délivra Barabbas, Malvina près d'Arthur assise
sur la mousse, Ne sont pas pénétrés d'une chaleur plus douce, Ne
sentent pas en eux plus de charmant émoi Et plus d'amour que
moi, bouteille, devant toi I Bouteille! esprit du sotl babil de
Thypocrite!

(11 t'assied, emplit son Terre et boit.)

Pour savohr qui d'entre eux a le plus de mérite, Supposons
que les pots passent un examen.

2li!i DERNIÈRE GERBE

Le ciboire dira : Très chers frères, amen !

La jarre dit : je mets Thuile dans vos lentilles ;

La cruche dit : je mène aux fontaines les filles

Pour les faire embrasser par les garçons. — Morbleu!

Dit la marmite, moi, je mets le pot-au-feu,

Je suis utile aux vieux pour enfouir des sommes.

Toi, bouteille, tu dis : je rends heureux les hommes!

(Il reboit.)

Buvons ! buvons ! Malheur au lugubre crétin

Qui se fait sobre afin d'apprendre le latin,
La sagesse, le grec, la vie et l'orthographe.
Et qui vit tête-à-tête avec une carafe !
Bois de Teau, tu sauras ; bois du vin, tu riras.
Foin du savoir I Galté, viens, je t'ouvre les bras !
Dieu mit la Vérité laide, nue et très vieille,
Au fond d'un puits, la joie au fond d'une bouteille.
(U rereboit.)

Quelle bêtise! on dit : être heureux comme un roi! Un trône est peu de chose ; on n'a rien devant soi. Est-on bien assis là? peut-être. Mais on boude; Pas le moindre buffet pour y poser son coude. Pour moi, je le déclare ici publiquement.

Parmi tous les mortels nés sous le fumement.

Je tiens pour le plus grand et le plus respectable. Non l'homme qui s'assied, mais l'homme qui s'attable.

(S'assied et contemplant ta bouteille.)

Je te bénis, ô toi par qui l'on bat les murs ! Mamelle où nuit et jour pendent les hommes mûrs

GAVOLLAGOLLE 2Z|5

Comme les blonds enfants pendent au sein des mères ! Ventre mystérieux d'où sortent les chimères, Les rêves, les projets, les quarts d'heure dorés ! Vase admis par Noé dans les vases sacrés I

Miroir où nous voyons, dans la suave orgie, Rire en face de nous
notre bouche élargie !

GAVOLLAGOULE.

(Un jour où il a le sac.)

A table 1 officions! Alléluia pantoufle I

Ilosanna mistanflûte ! et saute le bouchon !

A table! Aux clous chapeaux et paletots! Louchon,

Accroche ton crispin près de ma laticlave.

En séance. Frappez le vin, et non l'esclave.

Paix au monde! Je bois. Je ne suis pas cruel.

Hurrah! Monsieur Véry, je suis Pantagruel!

Buvons avec grandeur et sans impatience.

Au jour du jugement, sur votre conscience

Ayez plus de perdreaux, mortels, que de pigeons.

Je mange, vous mangez, ils mangent, nous mangeons !

Que TAlhambra paraisse, et le Généralife !

Si Bouillon est un duc, homard est un calife.

us DERNIÈRE GERBE

Emplissez nos cerveaux de palais et d'azur, Vins! Montrez-nous Goton planant dans Téther pur! Peuple! j'emplis ma panse et je deviens énorme; Je deviens rentier, porc, honune d'état, dif-

forme, Crétin, triple animal, et pilier de cafés; Mon âme étoufie et meurt sous les dindons truffés; La bourgeoisie en nous avec la mangeaille entre ; Je suis un être heureux, un imbécile, un ventre ! Foin du poète maigre et du prophète à jeun !

Foin des blêmes voyants qui, loin du sens commun, Des chapons, des faisans, et du punch à la glace. S'en allaient, dans le but de voir Dieu face à face Au risque de cogner quelque lion bourru, Souper d'un peu d'eau claire avec un oignon cru !

LE COLIMAÇON

— Jeune homme, entends ceci : Pour peu qu'on m'en priât, Je frapperais un coup dans le notariat!

— Vous en êtes un membre auguste.

— Scandalise Le canton, si tu veux; avec le nom de Lise Je vais faire un éclat.

— Lise?

— Tu la connais ?

«— La belle enfant qui met de si jolis bonnets, Qui rit dans le soleil comme une mouche heureuse ?

250 DERMtRE GERBK

— Justement.

— On dirait une tête de Greuze, L'Adolescence.

— Un cœur sans ruse et sans apprêts.

C'est tout neuf!

— Et puis ?

— Lise est adorable.

— Après?

— Je suis riche.

-- Elle n'a qu'un pauvre toit de chaume.

— Je l'épouse !

— notaire, écoutez-moi ! Le dôme De l'Institut, la glu souillant les alcyons.

Le rire des Verres et des Trimalcions, Le spondée écrasant le dactyle, les gueuses Dont on lustre le vol des frégates fougueuses. L'oubli tuant Shakspeare à Stratford-sur-Avon, Toutes ces pesanteurs sont bulles de savon.

Gaz légers, folle avoine, étincelle de l'âtre. Spirale de fumée au fond du ciel bleuâtre, Près de l'ennui navrant, fatal, démesuré.

Qu'inspirent, sous le ciel radieux et sacré,

LE COLIMAÇON

Kn présence de Faube ardente et rougissante, Aux filles de seize ans les maris de soixante !

— Je m'en moque. Ton style est funèbre aujourd'hui!

— Notaire, la vengeance est fille de Tennui.

— Ta! ta! ta!

— Pertinax embête Galatée.

— Tu m'insultes !

— L'ennui, c'est la bave argentée Que le reptile inflige à la fleur. Les amours S'indignent. Aussi quel résultat! J'ai toujours Soupçonné, lui voyant sur le front quelque chose, Que le colimaçon est mari de la rose.

JACQUOT

JACQUOT, septant; CHIOUOT, treize ans.

JACQUOT

Oui, je suis amoureux ! De Nini.

CHIOUOT.

C'est déjà Très bien. Jacquot épris de Nini ! Quel âge a La belle qui te fit au cœur cette blessure?

JACQUOT

Nini?

CHIOUOT.

Nini.

25à DERNIÈRE GERBE

JACQUOT

Cinq ans.

CHIQUEOT.

Cinq ans. C'est ta mesure!

Et, quand vous êtes seuls tous deux, que faites-vous?

JACQUOT

Nous jouons dans le sable et nous faisons des trous.

CHIQUEOT.

Et la vois-tu souvent, celle que tu préfères?

JACQUOT

Tous les jours. Nous avons mis toutes nos affaires

Derrière un paravent au fond d'un corridor.

Nous avons un grand chose avec du papier d'or.

Nous collons sur le mur des petites images,

Napoléon, Louvel, le bon Dieu, les trois Mages.

Ça nous fait des tableaux... Nous disons : N'entrez pas!

Nous avons un gros livre où nous lisons tout bas;

C'est des Romains, Caton, Brutus, la République;

Elle ne comprend pas toujours, et moi j'explique.

Nous nous serrons tout près et nous nous réchauffons.

Nous habillons le chat avec de vieux chiffons,
Et puis nous le couchons auprès de la poupée.
Nini gronde le chat quand sa robe est fripée.
Et, l'autre jour, le chat m'a mordu jusqu'à l'os.
Et des fois nous allons ^ouer dans le grand clos ;

JACQLOT 255

On nous y laisse entrer quand nous sommes honnêtes,
Et nous cherchons dans Therbe, et nous prenons des bêtes.

CHIQLOT.

Ce sont les premiers temps d'un véritable amour!

JACQUOT

Nini chante. Des fois nous jouons au tambour. Je lui fais peur,
je prends une voix de rogomme.

CHIQUOT.

Et lui dérobes- tu des baisers, mon bonhomme?

JACQUOT

Qui ça?

CHIQUOT.

Des baisers, quoi! De tout temps les garçons Ont embrassé le
sexe.

JACQUOT

Oh! nous nous embrassons!

Et puis après?

CHIQUEOT.

JACQUOT

Après? nous mangeons. Je déjeune, Et je lui donne un peu de ma viande.

CHIQUEOT.

C'est jeune!

JACQUOT

J'ai fait pour notre chambre un dais en cuir verni; C'est moi qui le soutiens de mes deux mains ; Nini Ne pourrait pas, elle est forte comme une mouche ; Et, comme j'ai les bras en Tair, elle me mouche.

TABLE

TABLE

AVANT L'EXIL

Billet a Charles Nodier 3

a un historien poète 5

Campagne de Westphalie 9

Fragments de lettres il

Nos amusements 15

Les forgerons 17

Minuit sonne 19

Je ne demande pas autre chose aux forêts 21

Cauchemar posthume 23

Surpris par un mari, lorsqu'une nuit, Horace 27

Du haut des montagnes 29

Ame que j'ai trouvée ainsi qu'un diamant 31

— Doux ami, quand j'aurai quitté la chair mortelle 33

Babel 35

Lb rideau 39

PaffM.

Le propliète et lo po(5io 41

Il faut qnc le poète, en sa dignité sainte 43

Vous n*ôxCB pas 6en<îiMc à la prose, jeune homme 45

Le PROIT DE l/ ANIMAL 47

LkS DBGRIÎS DE L'ÎGHELLB 49

Tout est doux et clément! astres ou feux de paires 53

Vous avez, madame, une grâce exquise 55

Soir d'avril 57

Oh ! Tamour est pareil aux perles de rosée 67

Quand je veux savoir vos douleurs secrètes 69

A ONl STATUl 71

La vipfeRB 75

PENDANT L'EXIL

La terre de l'eai 79

Au point du jour, souvent en sursaut, je me lève 85

Ce qui rend la vieillesse auguste et vénérable 87

Anniversaire 89

La souïrance, géante et spectre, sur le monde 91

Raconta en rêve 93

l'infinimbnt petit 95

Est-ce que par hasard le monde sous nos yeux 99

SÉRÉNiTé in

Mon JARDIN 103

Chougna 105

Quiconque pense, illustre, obscur, sifflé, vainqueur 107

A UNE AME QUI NE S'aPBRÇOIT PAS QU*ELLE EST UNE
FEMME. 109

La CONSOLATRICE Hl

En mai 113

Bout de paysage 115

La chute du rhin 117

Je t*aime, avec ton œil candide et ton air mâle 119

Tous les hommes soDtTHomme; et pas plus que les cieux 121

Deux aspects de la mort 123

L'origine du langage 125

TABLE 261

Pages.

A force d*aspirer à ce grand but : connaître 127

Les planètes 129

svbdbnborg 131

Prbmièbb iSpitrb 133

Oh! vers le progrès magnifique 137

Je suis comme dans un cloître 139

Mon pbtit-fils 141

Le naufrage 143

DEPUIS L'EXIL

L*ipoKGE 149

Voleurs inconscients 153

O terre, dans ta course inunense et magnifique 155

L*ENFBR 157

Je te dis qu'il travaille et travaille toujours 159

Quoi ! tu doutes de Tâme! 161

L*œuvre humaine est Técho de la chose divine 163

L'inconnu, ce quelqu'un qu'on distingue dans l'ombre 165

Dialogue avec l'esprit : 167

Le grand Être ,. 175

La citM djScrMpitb 177

La salle abandonnée 179

Thraséas au Sénat 183

Je racontais un conte à quatre ou cinq marmots 185

T DIALOGUES. — FRAGMENTS

DON CbSAK

— Le Duc 221

uis trente ans je feuillette et tourmente 227

tilhomme, est une comédie 229

C'est mettre on cellule son âme! 231

éciis à deux cents coups de trique 233

entent? Moi mécontent, non pas! 235

as 237

) J*admire avant tout dans ce monde 241

is-breton tout mouillé par la mer 243

onsi Alléluia» pantoufle! 247

6554. — Lib.-Imp. réunie», Mottbroz, D', 7, rue Saint- Benoît,
Paris.

\-- ^••■rw^'"«w^'-f.vii..

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/derniregerbeo1hugogoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.